





CHEZ
LENOIR, LIBRAIRE,
Grande rue Petcherski,
à KIOU.

10

DIALOGUES.

TOME PREMIER.

ROUSSEAU,

JUGE

DE JEAN-JACQUES.

DIALOGUES.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M DCC. LXXXII.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

DU PREMIER DIALOGUE (1).

CET ouvrage me fut confié par son Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me suis fait un devoir sacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce seroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de son siècle devoit nécessairement produire sur une ame aussi sensible que la sienne (2) :

(1) L'Éditeur de ce Dialogue est Monsieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en déposa ensuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

(2) L'histoire des persécutions excitées contre M. Rousseau par les Ecclésiastiques à

ij AVERTISSEMENT.

mais après avoir fait quelques progrès dans ce travail , une considération que je n'avois pas prévue , m'obligea à

Geneve , à Motiers , à Berne , à Paris , est entre les mains de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des personnes , sur-tout en Angleterre , où les livres de M. Rousseau sont plus connus que ceux de ses adversaires , qui ont ignoré avec quelle cruauté sa réputation a été déchirée. Pour leur information , je veux bien citer ici deux passages , pris au hasard dans la quantité prodigieuse de libelles que les Théologiens , les Musiciens , les Partisans du despotisme , les Auteurs , les Dévots , & sur-tout les Philosophes de l'Ecole Moderne n'ont pas cessé de vomir contre lui depuis plus de seize ans. Le premier est pris d'une brochure anonyme , qui a pour titre *Sentence des Citoyens* , imprimée à Geneve en 1763.

» Est-ce un Savant qui dispute contre les
» Savans ! non : c'est l'Auteur d'un opéra ,
» & de deux comédies siffles. Est-ce un
» homme de bien qui , trompé par un faux
» zele , fait des reproches indiscrets à des
» hommes vertueux ? Nous avouons avec
» douleur , & en rougissant , que c'est un
» homme qui porte encore les marques fu-
» nestes de ses débauches , & qui , déguisé

AVERTISSEMENT. iiij

l'abandonner : forcé de citer des faits & d'entrer dans des détails , je voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre

» en Saltimbanque , traîne avec lui de village
» en village , & de montagne en montagne ,
» la malheureuse dont il fit mourir la mere ,
» & dont il a exposé les enfans à la porte
» d'un hôpital , en rejetant les soins qu'une
» personne charitable vouloit avoir d'eux ,
» & en abjurant tous les sentimens de la
» nature , comme il avoit dépouillé ceux
» de l'honneur & de la Religion ».

A ce passage Rousseau a répondu de la maniere suivante.

» Je veux faire , avec simplicité , la déclara-
» tion que semble exiger de moi cet arti-
» cle. Jamais aucune maladie de celles dont
» parle ici l'Auteur , ni petite , ni grande ,
» n'a souillé mon corps. Celle dont je suis
» affligé , n'y a pas le moindre rapport : elle
» est née avec moi , comme le savent les
» personnes encore vivantes qui ont pris soin
» de mon enfance. Cette maladie est connue
» de MM. Malouin , Morand , Thierry ,
» Daran , & du frere Côme. S'il s'y trouve la
» moindre marque de débauche , je les prie
» de me confondre , & de me faire honte de
» ma devise. La personne sage & générale-
» ment estimée , qui me soigne dans mes

iv AVERTISSEMENT.

un air d'apologie ; & le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a

» maux & me console dans mes affligions ,
 » n'est malheureuse , que parce qu'elle partage le sort d'un homme fort malheureux ;
 » sa mere est actuellement pleine de vie &
 » en bonne santé malgré sa vieillesse. Je n'ai
 » jamais exposé , ni fait exposer aucun enfant à la porte d'aucun hôpital , ni ailleurs.
 » Une personne qui auroit eu la charité dont on parle , auroit eu celle d'en garder le secret ; & chacun sent que ce n'est pas de Geneve , où je n'ai point vécu , & d'où tant d'animosité se répand contre moi qu'on doit attendre des informations fidelles sur ma conduite. Je n'ajouterais rien sur ce passage , sinon qu'au meurtre près , j'aime-
 » rois mieux avoir fait ce dont son Auteur m'accuse , que d'en avoir écrit un pareil ».

L'autre se trouve dans une espee de *Vie de Sénèque*, imprimée à Paris depuis la mort de M. Rousseau ; dans laquelle l'Auteur anonyme , avec un zele digne de son école , sous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans , se permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet Ecrivain parle d'un *Suilius* , qu'il qualifie de *Délateur par état* ; puis il ajoute cette note.

AVERTISSEMENT. v

inspirés , pour que j'aie voulu paroître m'en charger un seul instant. Au reste , l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles & vertueux , *les habitans du monde idéal* ,

» Si , par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple , il paroissoit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat , qui pour donner quelque vraisemblance à ses injustes & cruelles imputations , se peindroit lui-même de couleurs odieuses , anticipez sur le moment & demandez-vous à vous-même : si un impudent , un Car-dan , qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés , seroit un garant bien digne de foi ; ce que la calomnie auroit dû lui coûter , & ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouteroit à la turpitude secrète d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie. Jetez loin de vous son infâme li-belle , & craignez que , séduit par une éloquence perfide , & entraîné par les exclamations aussi puériles qu'insensées de ses enthousiastes , vous ne finissiez par devenir ses complices. Détectez l'ingrat qui

vj AVERTISSEMENT.

reconnoîtront à l'instant leur compatriote, qui parle si bien la langue du pays ; ils pleureront sur les angoisses d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle devoit voir toute la terre se liguer contre son repos & son honneur ; & ils commenceront la vengeance qui attend ses

» dit du mal de ses bienfaiteurs ; détestez
 » l'homme atroce qui ne balance pas à noier
 » cir ses anciens amis , détestez le lâche qui
 » laisse sur sa tombe la révélation des secrets
 » qui lui ont été confiés , ou qu'il a surpris
 » de son vivant. Pour moi , je jure que mes
 » yeux ne seroient jamais souillés de la lecture
 » de son ouvrage ; je proteste que je
 » préférerois ses invectives à son éloge ».

Essai sur la Vie de Sénèque , p. 128.

Qui peut lire ces deux passages , écrits à la distance de seize ans l'un de l'autre , dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs , sans féliciter leur objet infortuné , d'avoir enfin trouvé le seul asyle où il sera également à l'abri de la rage , du fanatisme & des traits empoisonnés de l'envie !

AVERTISSEMENT. • vij

lâches persécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la postérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célèbre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amusement dans ces feuilles , qu'ils n'y trouveront rien , ni pour flatter leur goût , ni pour satisfaire à leur curiosité. Le froid Philosophe daignera peut-être y voir un morceau intéressant pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

S'il est une plume capable de peindre les mœurs les plus simples & les plus sublimes , une bienveillance qui partageoit toutes les misères du genre humain , un courage toujours prêt à se sacrifier pour la cause de la vérité , & sur-tout ces aspirations continuelles après la plus haute vertu , trop élevée

viiij. AVERTISSEMENT.

peut-être pour que notre foiblesse puisse y atteindre, mais qui tiennent celui qui les ressent dans une assiette bien au-dessus de celle des ames ordinaires, — que cette plume écrive la Vie de JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1).

(1) Socrate vivoit dans un siecle où ses préceptes & son exemple lui attirerent une foule de disciples, & c'est à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous favons de cet homme admirable. Rousseau a été seul dans le sien; mais ses livres nous restent, & ceux qui savent les lire n'ont pas besoin d'autre histoire, ni de sa vie, ni de ses mœurs.

T A B L E
DES MATIERES.

- I. Du sujet & de la forme de cet Ecrit.
- II. Du système de conduite envers J. J. adopté par l'administration, avec l'approbation du Public. Premier Dialogue.
- III. Du naturel de J. J. & de ses habitudes. Second Dialogue.
- IV. De l'esprit de ses livres & conclusion. Troisième Dialogue.

QUI que vous foyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur brisé de douleur, est un devoir d'équité que le Ciel vous impose.

DU SUJET

ET DE LA FORME DE CET ÉCRIT.

J'AI souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serois pas conduit avec lui comme ils l'ont avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, & je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans la confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides & de la sienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un mystère impéné-

trable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper : car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence : elle me force à mal penser de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste & ingrat envers eux, ceux qui me défabuseroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, substitueront dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient sensible & reconnoissant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'est pas-là, cependant, le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir, ni presque le desir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refurent, & qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise, je me suis vu dans un bien singulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raisons en faveur
de

de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires ; c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles, si peu concevables pour moi, je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumières naturelles, violer toutes les loix de la justice, toutes les règles du bon sens, sans objet, sans profit, sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occasion. Le silence profond, universel, non moins inconcevable que le mystère qu'il couvre, mystère que depuis quinze ans on me cache avec un succès qui tient du prodige ; ce silence effrayant & terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui pût m'éclairer sur ces étranges dispositions. Livré pour toute lumière à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de manière à pou-

voir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penser quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue son objet & ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimère, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien supposer des raisons dans le parti approuvé & suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à séduire la multitude; & si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer: c'étoit, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus

& incompréhensibles, de raisonner sur une hypothèse générale qui pût tous les rassembler: c'étoit entre toutes les suppositions possibles de choisir la pire pour moi, la meilleure pour mes adversaires, & dans cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable & la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur, étoit le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet, & c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles & d'arguments spécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers prin-

cipes de la justice, des premiers élémens du bon sens, & qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour & le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard.

J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, & celui que j'ai mis en scène est tel, qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son

pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois je l'engage en des raisons absurdes, je proteste de rechef en sincérité de cœur que c'est toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je suis l'objet, & dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair, & j'en étois si pénétré, que je ne puis assez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément sous la plume d'un autre, est précisément ce qui l'a rendu tiède & languissant sous la mienne. C'étoit le moi qu'il s'agissoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu rem-

B iij

plir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, sans me contempler moi-même dans la position du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées tristes & déchirantes, de souvenirs amers & révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; & c'est en cet état de douleur & de détresse qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance, m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit; & m'en tenant là; écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeler jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en apercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colère anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le serrement de cœur l'étrouffent; & l'on sentira mieux, après m'avoir lu,

que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice & vérité, sans louange & sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû: il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut également & se taire sans s'avilir, & s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur & d'estime, & que le public désigure & diffame à plaisir, de quel ton se tendra-t-il seul la justice qui lui est due? Doit-il se parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir? Il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, seroit plutôt se dégrader que s'honorer; & ce seroit bien mal connoître les hommes que de

croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier & dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre, je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fièrement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas, & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution semblable à la mienne, étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions, de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces Dialo-

gues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de suite ; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, animé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases, & de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur serré gémit & soupire. Après de fréquens & vains efforts je renonce à ce travail dont je me sens incapable ; & faute de pouvoir faire mieux, je me borne à transcrire ces informes ébauches que je suis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils sont, l'entreprise en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y seroient attachés ; je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées sur des papiers détachés dans l'espoir de les encadrer aisément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impossible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire ; il est

noyé dans un cahos de désordres & de redites ; mais il y est , les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide , ceux qui n'ont cherché , qui n'ont trouvé que cela dans mes confessions , ceux qui ne peuvent souffrir un peu de fatigue , ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice & de la vérité , ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'est pas à eux que j'ai voulu parler , & loin de chercher à leur plaire , j'éviterai du moins cette dernière indignité que le tableau des misères de ma vie soit pour personne un objet d'amusement.

Que deviendra cet écrit ? Quel usage en pourrai-je faire ? Je l'ignore , & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui disposent de moi en ont eu connoissance aussi-tôt qu'il a été commencé , & je ne vois dans ma situation aucun moyen possible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainsi , selon le cours naturel des choses , toute la peine que

j'ai prise est à pure perte. Je ne sais quel parti le Ciel me suggérera , mais j'espérerai jusqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cause juste. Dans quelques mains qu'il fasse tomber ces feuilles , si parmi ceux qui les liront peut-être il est encore un cœur d'homme , cela me suffit , & je ne mépriserai jamais assez l'espece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun sujet de confiance & d'espoir.



ROUSSEAU,

ROUSSEAU,

JUGE

DE JEAN-JACQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choses je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non , je n'en reviendrai jamais. Juste Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détester !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'est ce même homme dont les pompeuses productions vous ont si charmé, si ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

ROUSSEAU.

Dites , de force. Soyons justes , même avec les méchants. Le faste n'excite tout au

Tome IV.

C

plus qu'une admiration froide & stérile, & sûrement ne me charmera jamais. Des écrits qui élèvent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Faste ou force, qu'importe le mot, si l'idée est toujours la même ? Si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une tête exaltée n'en est pas moins dicté par une ame de boue ?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du faste & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inspireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des sermons & des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendrait honnête homme, si l'on savoit chercher & ranimer dans son cœur ces sentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réserve & que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-

froid la vertu dans toute sa beauté, celui qui sait la peindre avec ses charmes les plus touchans sans en être ému, sans se sentir épris d'aucun amour pour elle ; un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exister ? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir ? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce sera prendre le soin le plus inutile ou le plus superflu : car tout ce que je vous dirai ne sauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal semblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre, mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus

admirable , les formes sont plus élégantes , les couleurs plus vives , les odeurs plus suaves , tous les objets plus intéressans. Toute la nature y est si belle que sa contemplation enflammant les ames d'amour pour un si touchant tableau , leur inspire avec le desir de concourir à ce beau système la crainte d'en troubler l'harmonie ; & de là naît une exquise sensibilité , qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances immédiates , inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avisés.

Les passions y sont comme ici le mobile de toute action , mais plus vives , plus ardentes , ou seulement plus simples & plus pures , elles prennent par cela seul un caractère tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il est possible à notre conservation & à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur première direction , ils se laissent défléchir par mille obstacles qui , les détournant du vrai but , leur font prendre des routes obliques où

L'homme oublie sa première destination. L'erreur du jugement , la force des préjugés , aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de la foiblesse de l'ame qui , suivant mollement l'impulsion de la nature , se détourne au choc d'un obstacle , comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course ne se détourne point , mais comme un boulet de canon , force l'obstacle , ou s'amortit & tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature , à laquelle ils sont plus attachés , dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous , & par cela seul leur ame garde toujours son caractère originel. Les passions primitives , qui toutes tendent directement à notre bonheur , ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent , & n'ayant que l'amour de soi pour principe , sont toutes aimantes & douces par leur essence ; mais quand , détournées de leur objet par des obstacles , elles s'occupent plus de l'obstacle

pour l'écartier que de l'objet pour l'atteindre , alors elles changent de nature & deviennent irascibles & haineuses , & voilà comment l'amour de soi , qui est un sentiment bon & absolu , devient amour-propre , c'est-à-dire , un sentiment relatif par lequel on se compare , qui demande des préférences , dont la jouissance est purement négative , & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien , mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine , sitôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme , & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie , tout ce que peut faire le sage , battu du choc continu des passions d'autrui & des siennes , & parmi tant de directions qui l'égarent , ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien ; c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible , & de se tenir sans impatience à la place où le hazard l'a posé ; bien sûr qu'en n'agissant point , il évite au moins de courir à sa perte & d'aller chercher

de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter , il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice ; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal , outrage pour outrage , & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis , c'est sans chercher à les leur rendre , sans se passionner contre eux , sans sortir ni de sa place , ni du calme où il veut rester.

Nos habitans suivant des vues moins profondes , arrivent presque au même but par la route contraire , & c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent & qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs , leur fait rassembler & rendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; & de là ce mortel dégoût pour tout le reste , & cette inaction totale quand ils désespèrent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions, mais aussi de leur force ; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre assez tiède, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second, devenue sa passion principale, survive à son amour, & même s'accroisse après qu'il est éteint ; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival sitôt qu'il ne le craint plus. Or, si les âmes faibles & tièdes sont plus sujettes aux passions haineuses qui ne sont que des passions secondaires & défectives, & si les âmes grandes & fortes se tenant dans leur première direction, conservent mieux les passions douces & primitives, qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux senti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces

contrées plus vertueuses qu'on ne l'est autour de nous, mais on y fait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs âmes au point de faire le mal par faiblesse, par crainte, par nécessité : ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre, & qui forcent au mal l'homme faible malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues ; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux

dire , moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux ; mais sitôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent , sans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique , lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime , en quelque rang que les ait placés la fortune , ils s'agitent peu pour en sortir ; ils ne cherchent gueres à s'élever , & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût , sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule , mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise , l'opinion ne les mène point , & quand ils en sentent l'effet ce n'est pas eux qu'elle subjugué , mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux , ils font peu de cas de l'opulence , & ne font rien pour y parvenir , connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achète ; & quant au

bien que peut faire un riche , sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait , mais sa richesse , qu'elle le feroit sans lui mieux encore répartie entre plus de mains , ou plutôt anéantie par ce partage , & que tout ce bien qu'il croit faire par elle , équivaux rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises , ils craindroient de les acheter par la fortune , ne fut-ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortège inséparable de l'opulence leur seroit cent fois pus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison , ils s'arrêtent & passent la vie à en jouir en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui , sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce

qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez & le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien sans doute, & je le crois ainsi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres si singulièrement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échape à ceux qui n'ont aucune notion de cette manière d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoissent & qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnoissent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce signe si peu connu & encore moins employé, est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer ;

guer ; mais sitôt qu'il y parvient, on ne sauroit s'y méprendre ; il est vrai dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparées, qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frere de celui qui sans l'être veut seulement en prendre l'accent, & cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté sont généralement peu de livres, & ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce stimulant, difficile à contenir, impossible à contrefaire, se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en soient assez neuves, assez belles, assez frappantes pour mettre leur zele en effervescence

& le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems, ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier, ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard, selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même, & mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zèle au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monsieur Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là !

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins sans le moindre doute dans l'Auteur d'Émile & d'Héloïse.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette conclusion ; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premièrement pouvoir vous accorder avec vous-même : mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les autres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit sans mystère & je vous le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent, & là-dessus je pense exactement comme vous : mais vous unifiez des choses que je sépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même personne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monsieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

D ij

ROUSSEAU.

A tort, selon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'Auteur du Devin du Village ?

LE FRANÇOIS.

Il est vrai , & c'est un fait dont personne ne doute plus ; mais quant à ses autres ouvrages , je n'ai point encore ouï les lui disputer.

ROUSSEAU.

Le second dépouillement me paroît pourtaut une conséquence assez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaison , il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'est pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve ! Il y en a cent , toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'est beaucoup. Je me contente d'une ; mais je la veux , & pour cause , indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volentiers ! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit composée , sans même insister sur le doute s'il fait faire des vers , & par conséquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village , je me tiens à une chose plus positive & plus sûre ; c'est qu'il ne fait pas la musique ; d'où l'on peut , à mon avis , conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne fait pas la musique ! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me ferois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-dessus ni moi ni personne , mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre , ce ne seroit assurément pas pour vérifier s'il fait la musique : la question n'est

D ii]

pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous ; car les peines incroyables qu'ils ont prises & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agit pas si fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée, & ceux qui se sont épressés de montrer en lui un monstre exécration ne

doivent pas moins s'empressez aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, & ses amis lui restèrent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide & son naturel tranquille, il aimait la retraite, non pour y vivre seul ; mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables, & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation & de prétention, que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'es-

prit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse, il se laissoit subjuguier par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur, farouche & noir, se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans son affreuse misanthropie, ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul, sans étude & sans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zèle, & consacra ses loisirs, non à l'oïveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à réimplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames, n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices

qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altières productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi, rien conçu que ses horribles systèmes ; & après de prétendus effais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit ; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs : le second, d'une impudence encore plus bête, s'approprioit fièrement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aimait passionnément la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les dé-

fautes, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet Art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit, & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi; ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez; & si vos autres

énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira; car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne fait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable: moi j'ajoute que celui qui se donne fausement pour l'auteur de cet Opéra, n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, & cela n'est gueres moins évi-

dent ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin , puisqu'il ne fait pas faire des vers , il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie , qui difficilement en effet peut-être l'ouvrage d'un scélérat ; & s'il n'en a pas fait la musique , puisqu'il ne fait pas la musique , il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Française , encore moins le Dictionnaire de Musique , qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art , & sachant la composition.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public , & nous avons pour surecroît celui d'un grand Musicien étranger , venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie , le connoissez-vous bien ce grand Musicien étranger ? Savez-vous par qui & pourquoi il a été appelé en France ? quels motifs l'ont porté tout d'un coup à ne faire que de la Musique Française , & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je soupçonne quelque chose de tout cela ;
mais

mais il n'en est pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur , donne lui-même du poids à son suffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de son talent , d'accord , je le suis aussi ; mais quant à son suffrage , il faudroit premièrement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien , puisqu'il vous est suspect , ne m'en pas étayer ici , ni même de celui d'aucun Musicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même , que pour composer de la musique , il faut la savoir sans doute ; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet Art sans y rien entendre , & que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet , & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien aussi de cela. Mais votre intention est-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à son Auteur ?

Tome I.

E

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y pensois.

ROUSSEAU.

Vous y pensiez ! Cela étant , permettez-moi de grace encore une question. Avez-vous lu ce livre ?

LE FRANÇOIS.

Je serois bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne , non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas , je suis moins surpris que nous pensions vous & moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici , par exemple , vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez , & qui ne roulant que sur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits , & qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique ; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raison , l'application , l'exception , & tout ce qui doit

guider le Compositeur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient restées confuses dans la tête des Musiciens , & presqu'inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique* , par exemple , explique ce genre avec une si grande clarté , qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jusqu'alors avoient écrit sur cette matiere. On ne me persuadera jamais que cet article , ceux d'*expression* , *fugue* , *harmonie* , *licence* , *mode* , *modulation* , *préparation* , *récitatif* , *trio* (*), & grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire , & qui sûrement ne sont pillés de personne , soient l'ouvrage d'un ignorant

(1) Tous les articles de musique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749 , & remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert , comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé ; quelque tems après parurent ses *Elémens de musique* qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire , & quelque tems après une nouvelle édition de ses *Elémens* avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux-arts , où je re-

en musique, qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la dernière main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres ? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire.

connus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulières, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des règles & qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je fais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public, que le Dictionnaire

passe pour un ramassis de phrases sonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien sur la musique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, selon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à personne, si ce n'est à quelques Musiciens ou Amateurs étrangers qui paroissoient en faire cas avant qu'on les eût mieux instruits, mais les nôtres disent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la dernière reprise; l'enthousiasme du public poussé jusqu'au délire fait foi de la sublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J., c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'esprit humain, & jamais cet enthousiasme ne fut si vif que lorsqu'on fut que le divin J. J. ne savoit pas la musique. Or, quoique vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne sait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il

n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

ROUSSEAU.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour règles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engoit, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engoûement subit, qu'elle qu'en ait été la cause au moment où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célèbre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particulière à l'Art, n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure musique, quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr

que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece, si la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui supplée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition; & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Française. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en

ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Française qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin, est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possède supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette piece, est le récitatif: il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hasarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut-être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs, que les airs sans le récitatif; mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de

goût, c'est le parfait accord des paroles & de la musique, c'est l'étroite liaison des parties qui le composent, c'est l'ensemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoisse en ce genre. Le Musicien a par-tout pensé, senti, parlé comme le Poète, l'expression de l'un répond toujours si fidèlement à celle de l'autre, qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit; & l'on me dit que cet accord si juste & si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés ? Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars & découfus, qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'est pas nouvelle : elle paroît même si solide à beaucoup de gens, que revenus des vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la piece entiere, paroles & musique, est d'un autre main, & que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer & l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même si bien établi que l'on n'en doute plus gueres ; car enfin il faut bien nécessairement

recourir à quelque explication semblable ; il faut bien que cet ouvrage qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends : après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels ; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc ; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc ce véritable auteur ? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois ?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore ; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolèse, comme un *Salve Regina*. . . .

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé. . .

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis lors; & qui, par autant de miracles de M. d'Alembert, sont & seront toujours tous de Pergolese, dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh! je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du Village à Pergolese, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs sans nécessité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite

droite & à gauche, rien au monde n'est plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées on sent les coutures & les piéces de rapport, & il me semble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune physionomie nationale. Ce n'est pas plus de la musique Italienne que de la musique Française. Elle a le ton de la chose & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piéce un accent alors si neuf qu'il n'ait employé que là? & si c'est son unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, sans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un second Opéra semblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

ROUSSEAU.

Bon! vous voilà bien embarrassé! Le
Tome IV.

F

pillard aura fait accointance avec l'Auteur ; il se fera fait confier sa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoisonné. Cela est tout simple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste, & quoi qu'il en soit du véritable Auteur de la piece, il me suffit que celui qui s'est dit l'être, soit par son ignorance & son incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi, ni la lettre sur la Musique Française, ni aucun des autres livres qui portent son nom, & dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme, doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de son effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui

non-seulement n'est pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui, selon vous, eut assez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour résister à la démanigaison d'écrire, si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser mûrir vingt ans sa tête dans le silence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ses productions long-tems inéditées ; que ce même homme, l'ame toute remplie de ses grandes & sublimes vues, aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usurpée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes, qui se parent ainsi de ceux d'autrui ; & quiconque avec une tête active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangères, par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait & même sans savoir la musi-

que, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece; elles devraient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendrissent, me donnent la volonté sincère d'être meilleur, sont uniquement des productions d'une tête exaltée, conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture, de toute justice, de toute

bonté, s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les misères humaines, à en montrer la source dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs, pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés, à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, & à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos Philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimère, parce qu'elle ne leur dit plus rien: il s'est fait siffler d'eux & de tout son siècle, pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fussent méchans, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs: il a consacré son plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles, à montrer que la bonne éducation doit être

purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons; & vous voulez que cette longue suite d'écrits, où respirent toujours les mêmes maximes, avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon

esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits; il est hébété de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germe jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurecit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels, que leur sang appauvri, dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensibilité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'a écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent

briller de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois désiré tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases, seroit l'ouvrage d'un vil débauché ! comptez, Monsieur, qu'il n'en est rien : ce n'est pas avec de l'esprit & du jargon que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ses fins qu'à force de ruse & d'astuce, aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis sans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papistes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philosophes, *Tros Ruculusve fuit*, tout est peint, tout est démasqué sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre

qui que ce soit, mais sans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi sa fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrâce, & tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarrasser même du succès de ses livres, sans s'informer au moins de l'effet qu'ils produisoient & de l'orage qu'ils attiroient sur sa tête, & sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui ? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie est-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint ? Enfin vous voulez qu'un *miserable* à qui l'on a ôté le nom de *scélérat* qu'on ne trouvoit pas encore assez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la bassesse & l'indignité de son ame ; vous voulez que ce reptile ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public & que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes ? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénétrant jus-

qu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les misères humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force; tandis que tous les autres écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine & de haine, que le plus intolérant esprit de parti? Tenez Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croie, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu; mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile & sur-tout l'article du goût dans le quatrième livre, soit l'ouvrage d'un cœur depravé, que l'Héloïse & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat, que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double, que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-

humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête, non du pur zèle d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non, Monsieur; le mien ne se prêterait jamais à cette absurde & fautive persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres est qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignoreis, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! Il en fait le semblant pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche, & cou-

yrir sa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais personne ici n'en est la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien, si à propos, & avec tant de succès ?

LE FRANÇOIS.

Ce sont des fadaïses de toute espèce : des leçons d'Athéisme, des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funebres, des traductions, des satires

ROUSSEAU.

Contre ses ennemis, sans doute ?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ses ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ferois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoissez pas la ruse du drôle ! Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente

présente administration (en 1772) dont il il n'a point à se plaindre, en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité, & de l'auteur de toutes ses misères, qu'il devoit avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se déceit par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernièrement un livre fort plat, intitulé *l'an deux mille deux cents quarante*, dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité sans même excepter Narcisse, & sans qu'il en manque une seule ligne.

ROUSSEAU.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent son nom, je ne vois pas un orgueil aussi bête.

LE FRANÇOIS.

En se nommant il se contraignoit ; à présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raison, cela lui réussit si bien ! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ses livres que cet homme si fin publie avec tant

de mystère en faveur des gens qu'il devoit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru si contraire ?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'est de se jouer du public & de faire parade de son éloquence, en prouvant successivement le pour & le contre, & promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà , pour la détresse où il se trouve , un homme de bien bonne humeur , & qui pour être aussi haineux que vous le faites , n'est gueres occupé de ses ennemis ! Pour moi , sans être vain ni vindicatif , je vous déclare que si j'étois à sa place , & que je voulusse encore faire des livres , ce ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il est réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas , c'est une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stu-

pide & bien ennemi de lui-même , pour chanter la palinodie si mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné , bien tenace dans vos opinions ; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public , on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos sages si vertueux , si justes , si supérieurs à toute partialité ; parmi toutes nos dames si sensibles , si favorables à un Auteur qui peint si bien l'amour , il ne s'est trouvé personne qui ait fait la moindre résistance aux argumens triomphans de nos Messieurs , personne qui ne se soit rendu avec empressement , avec joie , aux preuves que ce même Auteur qu'on disoit tant aimer , que ce même J. J. si fêté , mais si rogue & si haïssable , étoit la honte & l'opprobre du genre-humain ; & maintenant qu'on s'est si bien passionné pour cette idée , qu'on n'en voudroit pas changer quand la chose seroit possible ; vous seul , plus difficile que tout le monde , venez ici nous proposer une distinction neuve & imprévue , qui ne le seroit pas si elle avoit la moindre solidité. Je con-

viens pourtant qu'à travers tout ce pathos ; qui, selon moi, ne dit pas grand chose, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur usage, communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter, ou du moins d'embarrasser encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent souvent des objections incommodes, qu'on levéroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, & qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; & l'on croit si bien que ces écrits sont de

lui, que nos Messieurs s'occupent depuis long-tems à les épulcher, pour en extraire le poison.

ROUSSEAU.

Le poison !

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale, vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand ; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comme un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monsieur, ce venin ! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit ; & même il s'y met tout à découvert dans nombre de passages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer ; mais qui frappent mainte-

nant de surprise & d'effroi tous ceux qui mieux instruits, les lisent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des passages horribles ! J'ai lu ces livres avec grand soin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'est ce que je ne saurois faire : mais j'en demanderai la liste à nos Messieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle seulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enseigne ouvertement l'assassinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monsieur, il enseigne ouvertement l'assassinat, & cela n'a pas été remarqué de la première lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces sages & graves Réquisitoires sur lesquels on l'a si régulièrement dé-

crété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah ! c'est que ces livres étoient trop pleins de choses à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il est vrai que le bon, le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inspiroit le *Système criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'assassinat ; ou peut-être, comme vous dites, son extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monsieur, que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeste, & je ne me serois jamais douté du sens que vos Messieurs lui donnent, si je n'avois vu par hasard

une lettre insidieuse qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce sujet, & la réponse qu'il a eu la foiblesse d'y faire, & où il explique le sens de cette note, qui n'avoit pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après son cœur, est sujet, en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces Ecrivains subtils & méthodistes, qui sans s'animer sur rien au monde, ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire, & qu'ils savent tourner sans se commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos Philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure, mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant, & à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons

ici; & en général, que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précède & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interpréteurs, & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finissant cette lecture, il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveler son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je fais qu'on blâme en général cette ma-

niere d'isoler & défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste ; mais par vos propres principes , nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte ; car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit , qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre : mais il y est fondu avec tant d'art , que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de les découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup , s'il faut chercher ce venin pour le sentir , il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi , par exemple , qui ne me suis point avisé d'y en chercher , je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe , s'il fait son effet sans être aperçu ? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier , mais de

la lecture entière du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?

ROUSSEAU.

Rien , sinon qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue , l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain , plus juste , meilleur que je n'étois auparavant ; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh ! je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

ROUSSEAU.

Ah , je le crois ! mais ce n'est pas la faute des livres : car pour moi , plus j'y ai livré mon cœur , moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux ; & je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur-tout honnête homme , qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites , avec la même prévention ; car

ceux qui ont senti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, sont tous des hommes de la plus sublime vertu, & de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose ; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais, mais sincère dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoissance de cause, & de décider sur cet article entre eux d'un côté, escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela, lisez vous-même les livres dont il s'agit, & sur les dispositions où vous laisserez leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'est, je crois, le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

Lz

LE FRANÇOIS.

Quoi ! vous voulez m'imposer le supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

ROUSSEAU.

Non, Monsieur, je veux que vous lisez le vrai système du cœur humain, rédigé par un honnête homme, & publié sous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit se résoudre à lire ces livres, si ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous seul, à les trouver nuisibles & dangereux ; ce qui prouve assez que ces livres ont été composés, non comme vous dites par un honnête homme, dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur

Tome I.

H

duquel ils surprennent , séduisent , & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raisons, & choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je serois obligé de croire, sans aucune raison probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde ?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voient, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de

ces bruyantes voix on ôroit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le silence, faute d'oser se faire entendre, il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui meurent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance, d'aucun de ceux qui sur cet article disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux, pour vous complaire, faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférentiellement à l'opinion publique ; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable, m'empêcheroit d'en supputer la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, & sans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvoit de mauvais desseins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'espérez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma réputation, il faut malgré la vôtre vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou selon vous celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, & à démêler à travers son hypocrisie le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'osez-vous proposer ? Moi que j'aïlle chercher un pareil homme ! que je le voie ! que je le hante ! Moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire, moi qui voudrois

mettre le diametre de la terre entre lui & moi, & m'en trouverois trop près encore ! Rousseau vous a-t-il donc paru facile en liaisons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans ? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci sur mes pas, je ne m'en consolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là ? Que vous m'effrayez ! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence, & de ne lui jamais laisser connoître que vous ayez même aucun soupçon de tout ce que je vous ai dévoilé ?

ROUSSEAU.

Comment ? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout, &

H iij

vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe , avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé , & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement , auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi , n'a quant , à sa durée , d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez , vous devez même répandre , publier par-tout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes , travailler avec zèle à étendre & accroître de plus en plus sa diffamation , le rendre autant qu'il est possible , odieux , méprisable , exécration à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystère & de com-misération qui en augmente l'effet , & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de se défendre , vous devez concourir avec tout le

monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait , & comment on le fait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre , quand vous me les avez imposés , & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer , vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent , & que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc , je vous prie , & comptez sur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami ! Qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître , va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles âmes de ceux qui ont démasqué ce malheureux ; ils étoient ses amis , ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête & simple , par une humeur crue alors facile & douce , par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs , sans prétendre à la concurrence , ils le rechercherent , se l'attachèrent , & l'eurent bientôt subjugué ; car il est cer-

tain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux, prenant tout d'un coup l'essor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se doutèrent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystère, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formèrent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loisir les mesures les plus sûres pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échaper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise, & dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non comme disoit l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit, mais plutôt,

comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystère obscur de son caractère. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs pièges autour de lui, ils passèrent aisément de sa confiance à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent & de grandes promesses, ils gagnèrent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit aussi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient pressenti sûtôt que ces livres firent du bruit, savoir, que ce grand précheur de vertu n'étoit qu'un monstre chargé de crimes cachés, qui, depuis quarante ans masquoit l'ame d'un scélérat sous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi consistoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien; cependant quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devoient, ils vouloient le démasquer, mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un sembloit pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes: car pour du repentir, ils savoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils savoient ce qu'ils devoient à la justice, à la vérité, à la sûreté publique, mais ils ne savoient pas moins

ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme, & leurs honnêtes âmes, pleines encore de commisération pour lui, vouloient sur-tout éviter le scandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût son bien-être & sa conservation. Ils concertèrent donc soigneusement leurs démarches, & résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes, que la connoissance ne s'en répandît dans le public qu'à mesure qu'on y reviendrait des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayé, & qu'il paroïsoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde étoit alors la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une âme ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applau-

dissoit à ses maximes sans les admettre, & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencèrent l'ouvrage ; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise ; il la fallut déguiser. Cela paroissoit difficile ; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voie, n'aperçut point tout cela, & bientôt avec les renseignements suffisans pour l'accuser & le convaincre, sans qu'il parût que ce fût lui qui les eût fournis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états : tous ne demandoient

mandaient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & suffisamment aggravé, tout le reste devient facile. On put, sans soupçon d'animosité, se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & seulement pour l'acquiesce de leur conscience ; & voilà comment, dirigé par des gens instruits du caractère affreux de ce monstre, le public, revenu peu à peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-tems, ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement, & du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choses pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs mystères qu'on avoit à révéler, & pour le laisser vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une absolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni

tromper ni séduire personne , & ne pouvant plus se donner des complices , il étoit hors d'état , surveillé comme il l'étoit par ses amis & par leurs amis , de suivre ses projets exécrables , & de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation , avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites , on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne , & que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité , on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre , tandis que le public entier , sans distinction de rang , d'âge , de sexe , de caractère , & sans aucune exception , pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire , s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues , & de les favoriser par pitié pour ce malheureux : car vous devez sentir que là-dessus sa sûreté tient à son ignorance , & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus , il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre

pour en tramer de nouveaux avec la même impunité , que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple , & que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévèrement , ou laisser dans l'obscurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau , qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites , par exemple , qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne , qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes , & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la sorte , il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles , & pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les

bons, & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qu'ils peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathé-

gorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre par qui que ce soit par ses trames. Détésté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtimement de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une espèce bien particulière que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, & si particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne sût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de ce qui le regarde & l'intéresse le plus, qu'il se sentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont

élevé autour de lui des murs de ténèbres impénétrables à ses regards; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singuliere, la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution; & ce qui n'est pas moins étonnant encore, est le zele avec lequel le public entier s'y prête, sans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il est l'aveugle & fidele exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter sans le concours du Gouvernement; mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les séditieux écrits respiroient l'austérité républicaine, & qui, dit-on, haïssoit le Visir, méprisoit les Visirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent justes, que les peuples fussent libres, & que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires

pour l'enlacer & le surveiller ; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet , elle pourvut à la sûreté du coupable autant qu'à son avilissement , & sous un air bruyant de protection , rendant la diffamation solennelle , parvint par degrés à lui ôter avec toute espèce de crédit , de considération , d'estime , tout moyen d'abuser de ses précieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complètement , on n'a épargné ni soins , ni tems , ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie , depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs pièges , tous ceux qui , l'ayant connu dans sa jeunesse , ont fourni quelque nouveau fait contre lui , quelque nouveau trait à sa décharge , tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit , ont été récompensés de manière ou d'autre , & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches , pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à

Venise , à Turin , en Savoye , en Suisse , à Genève , par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès , ont laissé de lui , dans ces pays , les idées qu'on en vouloit donner , & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états , pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune , ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement , de grands voyages pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zèle.

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles âmes que l'attachement pour les bons !

Voilà , comme vous le dites ; un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux , bien intéressant de suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a fallu mettre en usage pour en

amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci sans la donner la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale, par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir: mais au fond qu'importent ces formes quand le

délit est bien prouvé. La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échaper au supplice) ne fait rien contre les preuves, & n'empêche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est surtout dans le cas présent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grâce, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écouterant que la justice, on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne falloit que le saisir, le punir, & tout étoit fait. On se fût épargné des embarras, des soins, des frais immenses, & ce tissu de pièges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commiseration pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers, afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pour-

roit-il se plaindre ? Pour le laisser vivre parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs savent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs semblables pour comploter avec eux leurs mauvais desseins ; mais on les empêche de se lier avec celui-ci , en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas , leur dit-on , il vous trahira pour le seul plaisir de nuire ; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime ; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche ; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades , au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela , il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire , on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand & si sûr que depuis qu'on le surveille & qu'on éclaire tous ses secrets , pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action , & ce n'est jamais qu'am

qu'au leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le surprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent ! Qui croiroit qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu ? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable , c'est le mystère dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le personnage à tout le monde , sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il falloit instruire l'univers de ses crimes , mais de telle façon que ce fût un mystère ignoré de lui seul. Il falloit que chacun le montrât au doigt , sans qu'il crût être vu de personne. En un mot , c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire , sans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile , peut-être impossible à exécuter avec tout autre ; mais les projets fondés sur des principes généraux échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne

Tome I.

K

conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger & seul, il étoit sans appui, sans parens, sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler; on n'a fait, pour l'isoler tout-à-fait, que suivre sa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser? Ne falloit-il pas, en le laissant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique, sans crier à chacun de se garder du serpent? N'étoit-ce pas surtout une obligation particulière pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans, & de le voir les premiers à travers ses déguisemens, tels qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire

abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de pièges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte il ne puisse ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond, tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire, & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances; pour avoir le tems de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris; quel mal lui a-t-on fait? Il falloit par la même raison l'empêcher de s'établir à Geneve. On l'y a fait décréter aussi; quel mal lui a-t-on fait? On l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes ne l'ont pas atteint; quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suisse; mais c'étoit pour le forcer chari-

tablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi se plaint-il aujourd'hui ? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre ? Il peut se veautrer à son aise dans la fange où on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il est vrai ; mais qu'importe ? quelles blessures lui font-elles ? N'est-il pas fait pour les souffrir ? Et quand chaque passant lui cracherait au visage, quel mal, après tout, cela lui feroit-il ? Mais ce monstre d'ingra-

(*) Choisir un Anglois pour mon dépositaire & mon confidant, seroit, ce me semble, réparer d'une manière bien authentique le mal que j'ai pu penser & dire de sa nation. On l'a trop abusée sur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (a).

(a) » M. Rousseau étoit si bien revenu de ses » préjugés contre l'Angleterre, que peu de » tems avant sa mort, il donna commission à » l'Éditeur de lui chercher un asyle dans ce pays » pour y finir ses jours ».

Note de l'Éditeur.

itude ne sent rien, ne fait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter sa férocité. En prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'est sa coupable défiance qui seule le rend misérable. Sans elle il seroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'est vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit, à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, sans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content !

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien sûr :

K iij

114 PREMIER

pris ! Ces Grands-là ne pensoient pas sans doute comme ce Seigneur Espagnol, dont vous savez la réponse à Charles-Quint, qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*)

LE FRANÇOIS.

Le cas est bien différent ; vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le Connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un asyle charmant dans ses terres, par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

DIALOGUE. 115

Connétable savoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne fait donc pas qu'il est un scélérat ?

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en savoit rien, ou comme si on l'ignoroit soi-même. De cette sorte on évite avec lui le danger des explications ; & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obsède si bien sous un air d'empressement pour son mérite, que rien de ce qui se rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on fait toujours d'avance, les murs, les planchers, les serrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, & l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement ; c'est-à-dire, de mouches venimeuses, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'est une chose assez plaisante de voir les

barboteuses de nos Messieurs prendre des airs de Vierges pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne sont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes histoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'épandage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure est devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Messieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames ? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ses forfaits, c'en seroit sûrement le plus irrémissible.

LE FRANÇOIS.

Ah, Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourroit

tirer quelque instruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténèbres que de fausses routes qui l'égarer de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le leur permet qu'après

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé & traité comme un pestiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, & seulement pour lui servir de barrière ; & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge, ou en éludant ses questions d'un ton si rude & si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré, signalé, recommandé par tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux favoyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanach, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris ; le seul desir manifesté de trouver une chose telle qu'elle soit, est pour lui l'infaillible moyen de la faire disparaître. A son arrivée à Paris

Il cherchoit douze chanfonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti des l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immense toujours sous les yeux de la populace qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations ? On ne passera point pour lui, même en payant la voiture entière. Veut-il se faire décroter ? Les décroteurs, sur-tout ceux du Temple & du Palais-Royal lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg ? Ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le

parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un fuisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroissoit si barbare & si ridicule en ce siècle philosophe, que, déjà négligée, on alloit la supprimer tout-à-fait, si nos Messieurs ne se fussent avisés de la renouveler bien précieusement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner sa figure & son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant, & en le faisant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu soin qu'on le mît en station directement sous les fenêtres de J. J., tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on desire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Messieurs m'a

(*) Il y auroit, à me brûler en personne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Messieurs à se priver de ce plaisir. Le premier est qu'étant une fois mort & brûlé, je ne serois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaisir plus grand de me tourmenter vif. Le second, bien même

même assuré avoir eu le sensible plaisir de voir des mendians lui rejeter au nez son aumône, & vous comprenez bien

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douleur d'ame ! quelle charité ! Le zele de vos Messieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions & les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse, implorent son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette maniere on parvient à les

plus grave, est qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils osent encore en courir le risque.

Tome I.

L

connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénètre enfin ce manège, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on se propose en le faisant passer pour un homme insensible & dur. Car encore une fois rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux desseins que de le rendre tellement haïssable à tous, que dès qu'il desire une chose c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir, & que dès qu'il s'intéresse en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez

détailés, me paroissent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la risée, le jouet du genre humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh ! sans doute. Voilà le grand, le vrai but des soins généreux de nos Messieurs. Et grâce à leur plein succès, je puis vous assurer que depuis que le monde existe, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

ROUSSEAU.

Mais ne me disiez-vous pas au contraire que le tendre soin de son bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'est-là sur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos Messieurs, qu'en l'empêchant de suivre ses volontés & d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui

L ij

lui est nécessaire, & nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses & dérisoires (1), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son île, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, & on le sert de son goût en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'est un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume, & l'on n'épargne au-

(1) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

cune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile, que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré, l'on n'a pas oubliés les libraires, sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Bastille sous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loisir sur le compte de J. J. (1). On a recommandé à tout ce qui l'entoure de veiller particulièrement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on

(1) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le con-

étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légèrement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré routes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires, qu'il appelle ses confessions, & que nous appelions ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé : mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin : car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains, sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent, est de s'attacher à le faire jaser ; ce qui n'est pas

traire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans, la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là ?

difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact des indiscrettes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de sang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumière, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs, & l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort, de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, s'ils sont à Paris ou absens, ni même s'ils sont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fausses ou de dangereuses, qui seroient de sa part de nouveaux crimes s'il s'avisait de les répéter. En province on empêchoit aisément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y

auroit trop d'affectation , l'on empêche au moins qu'il n'en voie aucune dont il puisse tirer quelque instruction qui le regarde , & sur-tout celles où nos Messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose , personne n'en fait rien ; s'il s'informe de quelqu'un , personne ne le connoît ; s'il demandoit avec un peu d'empressement le tems qu'il fait , on ne lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées , sinon à meilleur marché , du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix. Ses bienfaiteurs suppléant généreusement de leur bourse à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent , & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion & le bon marché , pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette manière servant adroitement le menu peuple dans leur confiance , ils lui font l'aumône publiquement malgré lui , de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober ; & cette charité , qu'on s'attache à rendre bruyante , a peut-être contribué plus que toute autre chose , à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

ROUSSEAU.

Comment , ses amis ?

LE FRANÇOIS.

Oui , c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs , pour exprimer toute leur bienveillance envers lui , toute leur sollicitude pour son bonheur , & , ce qui est très-bien trouvé , pour le faire accuser d'ingratitude , en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela , je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit , comme je vous l'ai dit , pour qu'on pût le laisser libre sans danger , que sa diffamation fût universelle (1). Il ne

(1) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre , & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs , parce que cela passe toute croyance , & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets , j'ai

suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages aussi-bien que dans les plus élevés; & cela présentoit plus de difficulté; non-seulement parce que l'affestation de le tympaniser ainsi à son insu, pouvoit scandaliser les simples, mais sur-tout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement, toute instruction, tout moyen de défense & de justification, toute occasion de faire expliquer personne, de remonter à la source des lumières qu'on a sur son compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes gens.

peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage, ni patience, & dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

Or, pour l'intéresser cette populace, à ce mystère, sans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui est de faire le fier sur les dons, & de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi serions assez capables d'une pareille arrogance: qu'en pensez-vous?

LE FRANÇOIS.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejeter les menues charités de nos Messieurs?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les fiennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône? car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a, & ne demande rien à personne.

LE FRANÇOIS.

Eh non ! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord ; mais il cede à la fin tout doucement quand on s'obstine.

ROUSSEAU.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, & retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche ?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce seroit, j'en conviens, outrager un honnête homme : mais c'est le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles ; & c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude, par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnaissance ?

LE

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'est l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très-bien nos Messieurs, l'argent rachete tout, & rien ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur, & mérite toujours comme tel la plus vive reconnaissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail, à son insu, beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours de beaucoup de gens & sur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misère & le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourroit des denrées nécessaires à sa subsistance, & on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, & par-conséquent plus chères (1).

(1) Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.

» L'augmentation du prix des denrées, & les
» commencemens de caducité qui paroissent

Tome I.

M

Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche; mais pour le même argent il est mieux servi; sa bourse & la générosité de nos Messieurs circulent ainsi parmi le peuple, & l'on parvient de cette manière à l'y rendre abject & méprisable, en ne paroissant songer qu'à son bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'aperçoive pas de ce petit manège, & tant mieux: car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude, & s'il change de marchands, on répète aussitôt la même manœuvre, la réputation qu'on

» en M. Rousseau vers la fin de ses jours, fai-
 » soient craindre à sa femme qu'il ne succombât
 » faute d'une nourriture saine. Elle se décida
 » alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle
 » avoit de la confiance, de tromper pieusement
 » son mari, sur le prix qu'on la faisoit payer sa
 » petite provision de bouche. Voici le fait: &
 » c'est ainsi que cet infortuné voyoit par-tout la
 » confirmation de ses malheurs. Ses adversaires
 » s'y sont pris bien adroitement, en poussant à
 » bout sa simplicité: c'étoit seulement de ce
 » côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise
 » sur sa grande ame.

Note de l'Editeur.

veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, & plus il les resserre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur système, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte: car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous

M ij

m'affurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat.

LE FRANÇOIS.

Oh ! le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre pour insulter à sa misère, & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoique incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions & d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais quand, pour l'unique plaisir

de rendre sa diffamation plus complète, on lui passe journellement tous les crimes, qui peut être surpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux ? C'est une objection que je vous ai déjà faite & que je répète, parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les mesures qu'on a prises, il va toujours son train comme auparavant, sans s'embarrasser en aucune sorte des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis là-dessus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse, que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il est bien sûr qu'aucun n'échape à ses surveillans, & qu'on lui laisse tranquillement conformer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes, qu'il leur seroit si aisé d'empêcher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raisons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux-mêmes qui commettent les crimes, ont sans doute aussi leurs raisons ; cela suffit-il pour les justifier ? Singulière bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuse d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il a fait sa proie. Laisser commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'est pas seulement en être témoin, c'est en être complice. D'ailleurs, si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que sert donc de l'espionner de si près, avec tant de vigilance & d'activité ? Que sert d'avoir découvert ses œuvres pour les lui laisser continuer, comme si on n'en savoit rien ? Que sert de gêner si fort sa volonté dans les choses indifférentes, pour la laisser en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal-faire ? On diroit que vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre

chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable, si bien entendue, & digne de personnages si vertueux ?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entière satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécration a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge, qui dans le fond importe assez peu ; car, puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impossibles à de pareilles accusations.

Je vois que la base du système que l'on suit à son égard est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication ; de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs & toute lumière certaine des choses dont il est

accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop scandaleuse, & qui ne souffre pas qu'il soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre ? Nos formes judiciaires ne le permettraient pas, & ce seroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commisération qu'on veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sûreté publique est, premièrement de le surveiller si bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & sur le reste d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien avertis, ceux qui s'exposent à ses attentats, ne doivent, s'ils y succombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des vo-

leurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, sur-tout, quand pour les contemner il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premières victimes ?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familièrement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant ; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrirent au sien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence ; le lien de l'amitié lui pèse ; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas disputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez-là un bien singulier personnage, qui n'empoisonne que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veulent rechercher, hanter un pareil monstre, dont l'abord seul devoit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Messieurs, & faite pour l'espionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas lui, misanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge avec lui-même, se rendre difficile sur les liaisons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots. Eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon cama-

rade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'exposer, par l'avantage qu'ils en espèrent, au risque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à se faulxier avec lui, voilà, Monsieur, ce qui me passe. Que lui disent-ils donc ? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil personnage ? Un aussi grand scélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ses fins, souffre toutes sortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais vous m'ayouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire, quand elle mène à quelque nouvelle découverte sur son caractère affreux. Un tel caractère tient du prodige, & ne sauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche

pour avoir avec lui quelque société réelle ; mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait , quelque nouveau fait pour son histoire , quelque indiscretion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler , de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite , sans qu'il ose ou puisse répondre , de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut favoriser sans risque ; car s'il se fâche , il s'accuse lui-même , & s'il ne se fâche pas , en lui disant ainsi ses vérités indirectement , on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui , en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux , pour moi , je ne les trouve pas fort nobles , & je vous crois assez du même avis , puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur , à ce compte, cet homme chargé

de

de tant de crimes , n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard , de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves , n'est-il pas complètement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre ? Où regne l'évidence du délit , la conviction du coupable n'est-elle pas superflue ? Elle ne seroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre , on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah , grâces au Ciel , je respire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouissement subit , après l'air morne & pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien , & si différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Messieurs , quand ils parlent de J. J. & de ses crimes ?

Tome I.

N

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie: je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils font si avides, & qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité: mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimère de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis

la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture, ni vérité, ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & sans lesquels toute société n'est que tromperie & mensonge, je me suis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul, que je ne conversois pas avec un être insensible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit mesurée, & que toutes les misères de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siècle; elle n'est pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus consolante dans l'adversité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y sentoient tant de rapport avec mes propres dispositions, que seul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme que je

retrouvois en moi , & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance & le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi ; je me trouvois seul au milieu de la multitude, autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste ; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifièrent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons que je cessai de craindre, comme on me le crioit sans cesse, qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce siècle où la philosophie ne fait que

détruire, cet Auteur seul édifioit avec solidité. Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la passion qui les avoit dictés, & le but personnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantastique que nos institutions & nos préjugés lui ont substitué : lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public, sans vue secrète & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-tems, d'un écrivain qui, méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-

tems qu'une fausse apparence sans réalité, sans vérité, sans attachement, sans aucun véritable accord de sentimens, ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié sincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie, & la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

T'étois plein de ces sentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu resserer mon cœur, & en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de célestes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du sort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma misère; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la faisoient supporter. Un

seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance, un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle; & voilà qu'en m'ôtant cet appui, vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aie jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidèlement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si plei-

nes de ruse & d'astuce , que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un système , la haute opinion que vous vouliez m'en donner , & lorsque vous les combliez d'éloges , je sento-
 tois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses , comment la fausseté , la trahison , le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité , comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même , & rappelez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah , convenez du moins que tant d'envelopes ténébreuses font un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout , cette bizarre conduite , toute choquante qu'elle me paroissoit , n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde , & que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités , il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir

le scandale de cette indulgence , & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en désirer une pareille , ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresseur à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités , loin de le plaindre , je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois , & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée , & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner , résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on attrache impitoyablement toutes les consolations , toutes les ressources , toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumière est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé , quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu

d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves, & si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'avez démontré, je ne vois plus qu'un problème insoluble, un mystère effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en présumant qu'il n'aurait rien eu à répondre, on peut avoir raison, mais on a tort de changer cette présomption

en certitude pour le condamner, & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent, bien que la chose soit possible & facile, quand on prend des mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation, l'accusateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues suspectes, perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Ce grand principe, base & sceau de toute justice, sans lequel la société humaine croûleroit par ses fondemens, est si sacré, si inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales & sans exception dans les tribunaux, quoique souvent superflues,

sont-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident, & dans l'exemple que vous venez de proposer, le délit seroit-il moins avéré, le prévenu seroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre, & quand sur la seule notoriété du fait on l'auroit roué sans tous ces interrogatoires d'usage, en seroit-on moins sûr d'avoir puni justement un assassin ? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires sont-elles nécessaires à l'égard d'un monstre dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme ?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Est-ce vous qui parlez ainsi ? Si je le croyois, je fuirais au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Discutons de sang-froid avec

VOS

vos Messieurs ces questions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre social la conservation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle est cette grace, il faudroit voir d'abord si c'en est ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace suppose celui de punir, & par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premièrement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où regne l'évidence ; & moi je pense, au contraire, qu'en fait de délit l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que, pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions, il faut que ces passions s'entrechoquent, se combattent, & que celle qui accuse trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raison seule & la justice rompent l'équilibre & fassent pencher la balance.

☞ Tome I.

○

Quand un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrète qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse, il est animé du vif desir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas passer pour calomniateur; & comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'est donné tout le tems d'arranger ses machines & de concerter ses moyens & les preuves, le moins qu'on puisse faire, pour se garantir de surprise, est de les exposer à l'examen & aux réponses de l'accusé, qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, & qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts opposés doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumière de la vérité, c'en est du moins le

meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force, & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance? Le juge, que je veux supposer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la justice, qui communément n'inspire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à sa fantaisie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait, & qui changent l'effet de ceux qu'il expose? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu, s'ose donner pour ce juge-là? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire qu'il se sente l'infailibilité d'un Dieu.

Que seroit-ce, si, au lieu de supposer ici un juge parfaitement integre & sans passion, je le supposois animé d'un desir secret de trouver l'accusé coupable, & ne cherchant

que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux ?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe ; mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travailleroit bien vite à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard, &c ce sera beaucoup si eux-mêmes qui sont plus célèbres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit, qu'ils voudroient faire tous seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont

elle soit contente, & je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est toujours injuste & téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre ; mais qui-conque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-seulement le juge sans l'entendre, mais se cache de lui pour le juger, quelque prétexte spécieux qu'il allegue ; & fût-il vraiment juste & vertueux, fût-il un ange sur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il en doute est cachée au fond de son cœur.

Etranger, sans parens, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens sans appel, qui le condamnent à l'infamie, qui est-ce qui a pris sa défense & parlé pour lui, qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation, les accusateurs, les preuves, avec ce zèle & ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami ?

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé ?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumières nécessaires pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner ? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître ? Puis-je deviner les éclaircissements, les objections, les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense & sans défenseur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de

vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En seroit-ce assez pour vous juger sans appel & sans vouloir vous écouter ?

Monsieur, c'est ici depuis que le monde existe la première fois qu'on a violé si ouvertement, si publiquement la première & la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoi qu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé ; il n'y a que celui des accusateurs & même un intérêt très-pressant qui puisse les y déterminer, & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation, les témoins, les preuves, ne sente que tout cela ne peut, dans aucun cas possible, s'expliquer raison-

nablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ? Et moi je vous demanda en réponse quel est l'homme, quel est le juge assez hardi pour ofer condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes, & sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fautive, illusoire, & causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples ? Par malheur ils ne nous

manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage public & unanime, se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont assurément on ne se feroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter ; & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à

mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. « Un » infortuné, disent les lettres de Londres, » alloit subir le dernier supplice, & il étoit » déjà sur l'échafaud, quand un spectateur » perçant la foule cria de suspendre l'exécution & se déclara l'auteur du crime pour lequel cet infortuné avoit été condamné, » ajoutant que sa conscience troublée (cet homme apparemment n'étoit pas philosophe) ne lui permettoit pas en ce moment » de sauver sa vie aux dépens de l'innocent ». Après une nouvelle instruction de l'affaire, le condamné, continue l'article, « a été » renvoyé absous, & le Roi a cru devoir » faire grace au coupable en faveur de sa » générosité ». Vous n'avez pas besoin, je crois, de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, & sur la première en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet

autre jugement, ou, sur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accusé, le douzième aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collègues que de joindre sa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroïssoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre, où les procédures criminelles se font publiquement, au lieu qu'en France, où tout se passe dans le plus effrayant mystère, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper, restent ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges, dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espèce qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à St. Eustache, me semble un avertissement bien solennel aux juges & à tous les hommes d'avoir une

confiance moins téméraire en leurs lumières, d'opprimer & mépriser moins la foiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans son espèce, qu'on les dispute, qu'on les nie enfin si l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins possibles, peuvent être aussi singuliers dans la leur ? Où est celui qui fait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abusés par de fausses apparences, peuvent prendre l'imposture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité ? Quel est l'audacieux qui, lorsqu'il s'agit de juger capitalement un homme, passe en avant & le condamne sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des pièges du mensonge & des illusions de l'erreur ? Quel est le juge barbare qui, refusant à l'accusé la déclaration de son crime, le dépouille du droit sacré d'être

entendu

entendu dans sa défense, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence est telle qu'on la suppose, très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture & de verser le sang innocent, même après avoir entendu l'accusé ? Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour la sûreté de l'innocence ? Eh qui ne fait, au contraire, que loin de s'y soucier de savoir si un accusé est innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui sont pas formellement accordés par la loi, tellement que si, dans quelque cas singulier il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'est au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par son supplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges, est d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laisser échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes,

Tom. I.

P

quoique persuadés de son innocence, ils se hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle ; avides de sang à répandre, ils voient à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites ; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par hasard long-tems après la mort des accusés, & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles étoient encore super-

flues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez, Monsieur, cette question n'avoit besoin de ma part d'aucune réponse, & si, quand vous la faîtes elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence, quand on se permettroit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher

qu'une sécurité si cruelle & si téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légère & dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé, personne ne l'eût pu croire; & si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux & ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là sans qu'il s'en soit aperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires, sont superflues avec un pareil monstre; qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité, il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux règles qu'elles inspirent, que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi! parce que vous me forcez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve, & qu'il suffît pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à la l'impofiture, si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insu & en se cachant de lui, il suffît de multiplier, de charger les accusations, de les rendre noires jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent; mais ce que je fais mieux encore, c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre, & n'en sauroit dispenser. La même raison qui, selon vous, rend sa conviction superflue, en est une de plus, selon moi, pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authen-

tique, invincible, & dans toutes les formes ; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres sans preuves, mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raison : mais prenez mieux ma pensée & celle de nos Messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à son caractère affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, suivi, examiné avec le plus de soin s'accordent sur cet article, & le reconnoissent unanimement pour être, comme disoit très-bien son vertueux patron Monsieur Hume, la honte de l'espèce humaine & un monstre de méchanceté. L'exacte & régulière discussion des faits devient superflue quand il n'en résulte que ce qu'on sait déjà sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit

ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur & l'averfion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractère indépendamment des faits, il faudroit que je comprisse comment, indépendamment de ces mêmes faits, on a si subitement & si sûrement reconnu ce caractère. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé & bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des

faits pour fonder des jugemens si nouveaux , si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors , & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues , incertaines , souvent trompeuses , qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler ? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être , je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat ; car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle , que jadis on le jugeoit équitablement & sans partialité , & qu'on ne le juge plus qu'avec passion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis , & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui , qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappelez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens , si contradictoires dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a long-tems abusé les hommes , parce qu'ils s'en tenoient aux apparences , & n'y regardoient pas de si près. Mais depuis qu'on s'est

mis à l'épée avec plus de soin , & à le mieux examiner , on a bientôt découvert la forfanterie ; tout son faste moral a disparu , son affreux caractère a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis , qui l'aimoient , qui l'estimoient , parce qu'ils étoient ses dupes , rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise , & ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si long-tems. On voit avec la dernière clarté que , différent de ce qu'il parut alors , parce que l'illusion s'est dissipée , il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte , & qu'on n'y soit plus aujourd'hui , c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire , de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait , à tout ce qu'il dit , l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui con-

firme son jugement, rejette où explique à fa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens, ses regards, ses gestes sont interprétés selon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses, que mille autres disent ou font, & qu'on dit ou fait à soi-même indifféremment, prennent un sens mystérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout selon le préjugé qu'on a, & l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été, qu'en se persuadant que c'est faute d'attention, non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai, que si deux hommes ont d'un troisième des opinions opposées, cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui ; & chacun, à force d'interprétations subtiles, prouvera que c'est lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems, avec des yeux différem-

ment affectés, nous fait des impressions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore en concluant qu'on se trompoit autrefois, tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce si le prestige des passions s'y joignoit encore ? si de charitables interpretes toujours alertes alloient sans cesse au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoisonner ? On fait à quel point la haine fascine les yeux. Qui est-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de son aversion, qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens ; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait, & s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'est bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence est donc ici que, voyant J. J. sans intérêt, on le jugeoit sans partialité,

& qu'aujourd'hui la prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité ?

S'il est impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoissance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence, résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J. ; si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial, infailible, éclairé, il s'ensuit que sa condamnation si hautement, si fièrement prononcée, est non-seulement arrogante & téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité ; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle,

est

est trompeuse & fautive, & quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtement n'a pas besoin de grace, & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misère en misère, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace ? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi ! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société

Tome I.

Q

humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange, qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant. S'il se pouvoit que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nous de la vie à condition de la passer ainsi ? Non, sans doute ; il n'y a point de tourment, point de supplice que nous ne préférassions à celui-là, & la plus douloureuse fin de nos maux nous paroîtroit désirable & douce, plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh ! quelle idée ont donc vos Messieurs de l'honneur, s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice ? Non, non, quoi qu'ils en puissent dire, ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi, puisqu'au milieu de tout son opprobre, il ne laisse pas de vivre & de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à pro-

portion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les âmes viles, insensibles à la honte, y sont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en sent digne : c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi, je ne vois pas comment l'impénétrable dissimulation, la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut, si fier, si orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, selon vous, se contenir & garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume ; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout sacrifié à une fausse

affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens & de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, & se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme, à présent insensible à tant d'indignités, s'abreuve à longs-traits d'ignominie, & se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel ! De grâce, mettez plus d'accord dans vos idées, ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible, il faut les sentir injustes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes : car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font, ne sont pas pour celui qui les reçoit, & dans le second ils ne les lui

font pas dans l'opinion qu'il est vil & qu'il les mérite, mais au contraire parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes ils haïssent ceux qui ne le font pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter, & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux système auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un raffinement de cruauté pour accabler un infortuné de miseres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler & le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace

prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grace n'en seroit pas une , même pour un coupable , à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui , malgré tant de résistance & d'effrayantes menaces , est venu fièrement à Paris provoquer par sa présence l'unique tribunal qui l'avoit décrété , connoissant parfaitement son innocence ; qu'elle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsèdent , & tiennent sa destinée en leurs mains ; voilà , Monsieur , ce que je ne comprendrai jamais ; & quand il seroit tel qu'ils le disent , encore falloit-il favoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie & sa liberté à cet indigne prix ; car une grace ainsi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement , du moins présumé , de celui qui la reçoit , & je vous demande si la conduite & les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don , c'est un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui , & c'est indignement abu-

ser du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtimement. Je suppose ici l'accusé coupable ; que seroit cette grace si je le supposois innocent , comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais , dites-vous , il est coupable , on en est certain , puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me balotez ! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté , & vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par les faits qu'on a découvert son caractère , & vous m'alléguez son caractère pour éluder la régulière discussion des faits. Un tel monstre , me dites-vous , ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable , ses œuvres parlent pour lui ! j'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite , s'il existe , aucune des précautions établies autant pour la sûreté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes & plus encore pour bien constater son existence , pour s'assurer parfaitement que ce que vous

appellez ses œuvres sont bien ses œuvres. C'est tout par-là qu'il falloit commencer, & c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre, est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plu de nous le forger, est un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fièvre, confusément formé de parties hétérogènes qui par leur nombre, leur disproportion, leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout, & l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu ; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement ? C'est pourtant le vôtre ; ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aime mieux encore être ouvertement juste & sévère que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, grâces au Ciel, je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre humain, le ménager aux dépens des victimes de sa fu-

rie, & de peur de le chagriner, lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau? ... Comment, Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin!..... J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démon, mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce seroit, quoi que vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas là ce que vous disiez ci-devant : mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Supposons que le premier qui a découvert ces crimes de ce misérable & son caractère

affreux se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à le démasquer aux yeux du public, mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte, n'a-t-il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélérat, & le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conservât la liberté d'un honnête homme?

ROUSSEAU.

Votre supposition renferme des choses contradictoires sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me ferois conduit & vous aussi, j'en suis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, j'en aurois jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer & le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, & qui obligeroient encore plus étroitement l'accusateur de préve-

nir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles ; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la première de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde ; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer, elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans

dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ses maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien, ne s'en fasse aucun de la trahison : mais il le seroit fort que d'honnêtes-gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes, pour l'empêcher d'en abuser ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ses propres maximes !

Tome I.

R

pensez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! si l'on peut , si l'on doit suivre avec les gens leurs propres maximes , il faudra donc mentir aux menteurs , voler les fripons , empoisonner les empoisonneurs , assassiner les assassins , être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont , & si l'on n'est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes-gens , ce devoir ne mettra personne en grands frais de vertu dans le siècle où nous sommes. Il est digne du scélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahison ; mais je suis fâché pour vos Messieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données , & qu'il eût mieux valu suivre , ils n'aient profité que de celle-là.

Au reste , je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte si contraire à tous les autres ?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand est-ce qu'il a fait jouer cette comédie ?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où est-ce qu'il l'a faite imprimer ?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'est une espece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & presque impromptu à la campagne , dans un moment de gaieté , qu'il n'a pas même daigné corriger , & que nos Messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers est-il employé dans cette piece ? Est-ce lui-même qui le prononce ?

LE FRANÇOIS.

Non ; c'est une jeune fille qui se croyant

R ij

trahie par son amant, le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuie dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon les tems, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne

varient point; & je ne puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche & un traître sans néanmoins être un imposteur, & aux Juges d'être menteurs & dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette manière de procéder seroit aussi juste & permise qu'elle est insidieuse & perfide, quelle en seroit l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguiez? Où donc est la nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machines & d'artifices, ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir; pourquoi rejeter avec tant d'effroi la manière la plus sûre, la plus juste, la plus raisonnable & la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec

R. iij

la grace qu'on veut lui faire , avec les sûretés qu'on doit prendre pour l'avenir , & qui seule prévient deux grands scandales , savoir , celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Messieurs allèguent néanmoins pour raison de leurs procédés frauduleux le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer , & en le divulguant parmi tout le reste des hommes qui n'en favoient rien. L'air de mystère & de réserve qu'on met à cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidèle aux secrets qu'on lui confie ; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde , & le cachant très-soigneusement au seul qui , s'il est coupable , le fait nécessairement avant tout autre , on veuille éviter par-là le scandale , & faire de ce badin mystère un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi , avec une si tendre bienveillance pour le coupable , j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer , plutôt que de le diffamer sans le con-

fondre , & il faut certainement , pour avoir pris le parti contraire , avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites , & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains , au lieu des triples murs de ténèbres qu'on élève avec tant d'effort autour de lui , au lieu de rendre le public & l'Europe entière complice & témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter , au lieu de lui laisser tranquillement continuer & consommer ses crimes en se contentant de les voir & de les compter sans en empêcher aucun ; supposons , dis-je , qu'au lieu de tout ce tortillage , on se fût ouvertement & directement adressé à lui-même & à lui seul , qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves , on lui eût dit : » Misérable , qui fais » l'honnête homme & qui n'es qu'un scé- » lérat , te voilà démasqué , te voilà connu ; » voilà tes faits , en voilà les preuves , qu'as- » tu à répondre ? » Il eût nié , direz-vous vous ; & qu'importe ? Que font les négations contre les démonstrations ? Il fût resté con-

vaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur : « Remercie cet » homme généreux que sa conscience a forcé » de l'accuser , & que sa bonté porte à te » protéger. Par son intercession l'on veut » bien te laisser vivre & te laisser libre ; tu » ne feras même démasqué aux yeux du public , qu'autant que ta conduite rendra » ce soin nécessaire pour prévenir la continuation de tes forfaits. Songe que des » yeux perçans sont sans cesse ouverts sur » toi , que le glaive punisseur pend sur ta » tête , & qu'à ton premier crime tu ne lui » peux échaper ». Y avoit-il , à votre avis , une conduite plus simple , plus sûre & plus droite pour allier à son égard la justice , la prudence & la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainsi l'on se fût assuré de lui par la crainte , beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immense appareil de machines , qui ne l'empêche pas d'aller toujours son train. On n'eût point eu besoin de le traîner si barbarement , ou selon vous si bénévolement dans le boubier ; on n'eût point habillé la justice & la vertu des honneuses livrées de la perfidie & du mensonge ;

Les délateurs & les juges n'eussent point été réduits à se tenir sans cesse enfoncés devant lui dans leurs tanières , comme fuyant en coupables les regards de leur victime , & redoutant la lumière du jour ; enfin l'on eût prévenu , avec le double scandale des crimes & de leur impunité , celui d'une maxime aussi funeste qu'insensée , que vos Messieurs sembleroit vouloir établir par son exemple , savoir que , pourvu qu'on ait de l'esprit & qu'on fasse de beaux livres , on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre , nonobstant le péril , je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente , mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace ni raison , ni humanité , ni sûreté , & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs

avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires, où il s'étoit de lui-même emprisonné, & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu, toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mystères impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumières, de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses frères, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes, le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense à la droite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sûreté de tout le monde, on

lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il demanda lui-même cette détention, & que, loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il désirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, ballotté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses, on l'eût réduit à périr de misère, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs ardents

à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile, qu'il proposoit lui-même, & qu'il demandoit comme une faveur ? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si désirée ? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être, à force de douceur & de patience, eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui ? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri, si suivi, si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, si en étroite des vœux dont son séjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet ? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, & je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux

yeux plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui suffisoient pour les plus complètes démonstrations, & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire, & qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé des parties incompatibles, incompatibles, qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débau-

ché pourri de vérole , & qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme , qui , pendant quarante ans , a vécu estimé , bien voulu de tout le monde , l'Auteur des seuls écrits dans ce siècle , qui portent dans l'ame des lecteurs la persuasion qui les a dictés , & dont on sent en les lisant que l'amour de la vertu & le zèle de la vérité font l'insurmontable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur , sont les jeux d'un scélérat qui ne sentoit rien de ce qu'il disoit avec tant d'ardeur & de véhémence , & qui cachoit sous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ses lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits , à la fois si fiers , si touchans , si modestes , ont été composés parmi les pots & les pintes , & chez les filles de joie où l'Auteur passoit sa vie , & vous me transformez enfin cet orgueil inflexible & diabolique en l'abjection d'un cœur insensible & vil , qui se rassasie sans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Messieurs qui disposent à leur gré de sa réputation , de sa personne , & de toute sa destinée comme des modèles de vertu , des prodiges de générosité , des anges pour lui de douceur & de bienfaisance , & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'Univers , le plus déprisé des êtres , de le traîner d'opprobre en opprobre , & de misère en misère , & de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fière en se voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié , par grace , tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages , s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres , faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit , l'environner de souterrains & de pièges tellement tendus , que chacun de ses pas fût nécessairement une chute , enfin le circonvenir avec tant d'adresse , qu'en butte aux insultes de tout le monde , il ne pût jamais savoir la

raison de rien , apprendre un seul mot de vérité , repousser aucun outrage , obtenir aucune explication , trouver , saisir aucun agresseur , & qu'à chaque instant , atteint des plus cruelles morsures , il sentit dans ceux qui l'entourent la flexibilité des serpents aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le système qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée , sur des vertus qui me font horreur , sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché , qui s'arment de fer jusqu'aux dents , qui surprennent ensuite leur ennemi , le saisissent par derrière , le mettent nud , lui lient le corps , les bras , les mains , les pieds , la tête , de façon qu'il ne puisse remuer , lui mettent un bâillon dans la bouche , lui crevent les yeux , l'étendent à terre , & passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement , de peur que mourant de ses blessures , il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappel-

lez , Monsieur , votre équité , votre droiture , & sentez en votre conscience qu'elle forte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé , j'en conviens , autant que cela se pouvoit , par la méthode que vous avez suivie , que l'homme , ainsi terrassé , est un monstre abominable ; mais quand cela seroit aussi vrai que difficile à croire , l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à son égard , seroient à mes yeux , je le déclare , encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves sont d'une grande force ; mais il est faux que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence , puisqu'en fait de délits & de crimes , cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin , pour qu'il n'y ait pas à cette omission quelque puissant motif qu'on nous cache , & qu'il importeroit de savoir. J'avoue pourtant , & je ne puis trop le répéter , que ces preuves m'étonnent , & m'ébranleroient peut-être encore , si je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans selon moi.

Le premier est dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministère public : mais pour que des particuliers, & qui pis est des amis, aient pris tant de peine, aient fait tant de dépenses, aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves, à leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive, qui, tant qu'ils s'obstineront à la cacher, me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'est qu'elles prouvent trop, c'est qu'elles prouvent des choses qui, naturellement, ne sauroient exister. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles, avec toutes leurs preuves, il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne, & que tout le monde, à

ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux gueres moins absurdes, & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos Théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont séduits. Aveuglés par leur passion, ils ont eutassé faits sur faits, crimes sur crimes, sans précaution, sans mesure. Et quand enfin ils ont aperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également, les forçant de tout admettre sous peine de tout rejeter. Il a donc fallu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit, sous le nom de J. J., l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fièvre puisse faire imaginer.

Un troisieme défaut de ces invincibles preuves est dans la maniere de les administrer avec tant de mystere & de précautions. Pourquoi tout cela? La verité ne cherche pas ainsi les ténèbres & ne marche pas si timidement.

C'est une maxime en jurisprudence (*) qu'on présume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voies obliques & clandestines. C'en est un autre (**) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au système de vos Messieurs, qu'on les croiroit faites exprès pour lui si je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais régulièrement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce système est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité le succès n'en seroit pas moins assuré d'une

(*) *Dolus præsumitur in eo qui recta via non incedit, sed per anfractus & diverticula. Menoch. in Præsumpt.*

(**) *Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam fovere præsumitur. Ib.*

façon que de l'autre. Supposiez, au lieu de votre J. J. un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive, méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les Géometres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée, ils reviennent sur leurs pas, & s'ûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas aperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, s'ûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

N'apercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante ? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord, tout le public, tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible ; tout se prête avec zèle à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscretion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumière à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténèbres dont on l'environne, & l'on ne fait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens

qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence ?

A Dieu ne plaise ! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la sincère équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés & les passions, & combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît solide & forte. Elle s'est présentée à mon esprit long-tems avant que vous me la fîssiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à résoudre, & vous doit embarrasser du moins autant que moi : car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un seul homme, il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfaisans, généreux, francs de jalousie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre, qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun indi-

vidu ? C'est pourtant ce qu'il faudroit admettre si ce système de secret & de ténèbres qu'on suit si fidèlement envers J. J. n'étoit qu'un œuvre de bienfaisance & de charité. Laissons à part vos Messieurs qui sont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on fait de lui ? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsèdent, leur dire insolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire ?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude.

Tous

Tous insensibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence auto-rise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejetez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher, selon moi, dans quelque intermédiaire, qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain, qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après

Tome I,

T

d'attentives & impartiales recherches, J. J. au lieu d'être l'ame infernale & le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple, sensible & bon, que son innocence universellement reconnue par ceux-mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre estime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous seriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, soyez-en sûr. Je sens qu'en l'estimant & lui rendant justice, je le haïrois alors plus peut être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & prends acte de cet aveu

pour vous le rappeler en tems & lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste, consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage & la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens & d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J. & c'est à quoi je suis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejetée ? Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré ?

T ij

ROUSSEAU.

M'en rapprocher ? Non, jamais du scélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à sa place. Que j'aie chercher un scélérat détestable pour le hanter, l'épier & le tromper, c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur; mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aie examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense, c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime & de contentement de moi-même, que j'aurais de regret & de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez

par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure & sans scrupule, & à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Est-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette manière, il seroit par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du système qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent, & qui pour cela l'accusent bien à tort d'être déshant; car la défiance suppose du doute, & il n'en sauroit avoir à leur égard : & que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont, vu l'œil dont il est regardé dans le monde & qui ne peut échaper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur dessein n'est ni de se lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier & de le connoître, mais seulement de le circonvenir. Pour moi

qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche seroit finie, & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous sera moins aisé, peut-être, que vous ne pensez, de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert, & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles & de son caractère atroce. C'est un secret inviolable, qui près de lui doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve, il l'imitera, & par cela seul, se tenant en garde contre vous, il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voie, & non comme il est en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me supposer

seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement, & qui sans lui inspirer plus de confiance l'ont vu tous, & si clairement à ce qu'ils vous disent, exactement tel que vous me l'avez peint. S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance & son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher, pourquoi, plein du désir de l'apprécier, serai-je le seul à n'y pouvoir parvenir, sur-tout avec une disposition si favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître ? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance, & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir ? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif, & me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il est.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'avez-vous pas aussi vos idées ? Vous le desirez innocent, j'en suis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire : vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas est fort différent. Oui, je le desirerois innocent, & de tout mon cœur; sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche : mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Messieurs ne sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne & grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneront pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux toute entière, & ils ne seroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi, soit pour la sûreté de leurs personnes, soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat, pour qu'eux & les leurs y voient jamais autre chose.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin pouvez-vous concevoir, imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé? Tout ce que

vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison, le bon sens & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul, est dépourvu de sens? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle, qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Eh! que dis-je, supposer? Par quelque motif que cette ligue soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande, puissante, nombreuse; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas, & sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni

secours, ni ami, ni appui, ni conseil, ni lumieres; tout n'est autour de lui que pièges, mensonges, trahisons, ténèbres. Il est absolument seul & n'a que lui seul pour ressource; il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre-humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve, & de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre; des sûretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoissances, les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique fausement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les pièges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver, & qui seindront pour lui du zele, sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses

pieces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*, sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela seul non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense, sont ôtés à celui-ci, mais les accusateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même; il est pleinement à leur discrétion; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leur propres pieces; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés,

ni confondus, ni punis, ne craignent rien de leurs mensonges : ils sont sûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des Médecins, de l'approbation des Gens de Lettres, & de la faveur publique; ils sont sûrs, en le défendant, d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les Chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée, n'ont aucune autorité pour moi; & s'il en est d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude, ni antidate, & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'ai pas consulté forttement ce qu'on en dit, & si vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise, à la cour, chez les Ministres du Roi, & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le ministère du Duc de C***, avant l'ambassade de l'Abbé de B*** à Venise, & avant le voyage du
 Consul

Consul Le B. à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A*** ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages & les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra, auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis
 Tome I. V

donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entière, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroit de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, de quoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs sourdes opérations ? A quel point ne pourroit-on point tromper le public si tous ceux qui le dirigent, soit par la force, soit par l'autorité, soit par l'opinion, s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées dont il seroit hors d'état de pénétrer le secret ? Qui est-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans, nombreux & bien unis, comme ils le sont toujours pour le crime, peuvent fasciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas se connoître se concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puissant intrigant, se conduiront sur le même

plan, tiendront le même langage, présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ses ennemis. Que vos Messieurs au lieu d'être tels soient ses amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étrouffant leur protégé dans la fange, ils n'agissent ainsi que par bonté, par générosité, par compassion pour lui, soit ; je n'entends point leur disputer ici ces nouvelles vertus : mais il résulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raisonnement que si tôt qu'une ligue existe, on ne doit pas, pour juger des preuves qu'elle apporte, s'en tenir aux règles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter, & par-là d'en imposer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire, que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desinent amener à leur sentiment, loin d'admettre au

moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé, on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves & même de la li-gue. C'est faire cent fois pis qu'à l'inquisi-tion: car si l'on y force le prévenu de s'ac-cuser lui-même, du moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de par-ler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'In-quisition veut bien que l'accusé se défende s'il peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même, doit vous faire sentir comment le public, sans être dépourvu de bon sens, mais séduit par mille prestiges peut tomber dans une erreur involontaire & presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la singularité révolte son amour-propre, & qu'il désire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment aussi avec un intérêt plus sincère à ce même homme, & plus de soin à l'étu-

dier soi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire ou qu'on est trompé par ses propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau couronnée de roseaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin, les spectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monstre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'instant le plongeon? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif, appercevant cette manœuvre, & par-là devinant le reste, leur eût crié: *L'on vous trompe, ce prétendu monstre est un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des insensés? Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé par elle, est excusable; mais ceux qui se disent plus sages que lui en adoptant son erreur ne le sont pas.

Quoi qu'il en soit des raisons que je

vous expose, je me sens digne, même indépendamment d'elles, de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'existe point, ou n'est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui est la mienne, suffiroit pour m'assurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espèce; ce n'est ni chez les Protestans, ni dans les Républiques qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves, qui n'approcherent jamais des ames libres; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me persuader seulement que Geneve a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroissent, ne feroient être convaincantes pour moi, qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires, & m'en imposer par

une fausse apparence de vérité, je vous avoue pourtant de rechef, que sans me convaincre elles m'inquiètent, m'ébranlent, & que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fussent fausses, & que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un : mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche, & de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille situation (1) pour parvenir, s'il est possible, à démêler la vérité? C'est de rejeter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. est tel

(1) Pour excuser le public autant qu'il se peut, je suppose par-tout son erreur presque invincible; mais moi qui fais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juste découvrirait l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

que l'ont peint vos Messieurs, & s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus malheureux qu'eux; car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zèle & de bonne-foi, & un être aussi méchant, aussi difforme, aussi dépravé, doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même, & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute, parce que je suis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions, ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répète, de s'insinuer à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses livres, & même de ses vertus, car ici le mensonge & la fausseté sont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens qu'un pareil monstre inspire, & ces doubles ententes jésuitiques si recherchées de nos Messieurs, leur rendent l'usage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (1). Si tout cela ne réussit pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour

(1) En m'écrivant c'est là même franchise. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens qui vous sont dûs, avec les sentimens les plus distingués, avec une considération très-particulière, avec autant d' estime que de respect, &c. Ces Messieurs sont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? Non. Ils sont seulement plus faux & plus doubles, ils mentent seulement plus traîtreusement.

rien ses rebuffades ; passant tout de suite à l'autre extrémité , on le tance , on le gourmande ; & prenant le ton le plus arrogant qu'il eût possible , on tâche de le subjuguier de haute lutte. S'il vous fait des grossièretés , on les endure comme venant d'un misérable , dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui , on y revient ; s'il vous ferme la porte , on y reste jusqu'à ce qu'elle se rouvre , on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire , on s'y établit , on s'y maintient bon gré malgré. S'il osoit vous en chasser de force , tant mieux : on feroit beau bruit , & l'on iroit crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point , à ce qu'on m'assure , d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

ROUSSEAU.

Mais vous-même , pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi , je n'avois pas besoin de le voir

pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez , & même trop.

ROUSSEAU.

Que pensez-vous de ceux qui , tout aussi décidés que vous sur son compte , ne laissent pas de le fréquenter , de l'obséder , & de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus , je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien , me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui , n'apprendrai-je jamais les vôtres ? Je le vois , vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais

240 PREMIER DIALOGUE.

encore plus l'injustice , encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent , & auxquelles je veux réfléchir. Vous refusez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres ; je me ravise ainsi que vous , & pour cause. Voyez l'homme , je lirai les livres ; après quoi , nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

ROUSSEAU ,

ROUSSEAU,

J U G E

DE JEAN-JACQUES.

SECOND DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ BIEN, Monsieur, vous l'avez vu ?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monsieur, vous l'avez lu ?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commençons par vous , qui fûtes le plus pressé. Je vous ai laissé tout le tems de bien étudier notre homme. Je fais que vous l'avez vu par vous-même , & tout à votre aise. Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger , ou vous n'y ferez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage ?

Tome I.

X

ROUSSEAU.

Non; dire ce qu'il en faut penser n'est pas de ma compétence; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en pense, c'est ce que je feroi volontiers, si cela vous suffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde.

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être; car, toujours, selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, qu'est-ce donc? car vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes,

ROUSSEAU.

Il n'y a point là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une ame saine mais foible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je suis persuadé, comme de mon existence, qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral. Le reste ne peut se dire en abrégé; car cet homme ne ressemble à nul autre que je connoisse; il demande une analyse à part, & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyse, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, & que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez; c'est au contraire

voire J. J. qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusques-là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos Messieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est si vous voulez un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuser encore en cela ; & de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé sur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit est qu'eux-même, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel sans fournir la preuve que vous en

tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux ; ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompoient autrefois ; moi je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids ; c'est qu'alors il n'y avoit point de ligue, & qu'il en existe une aujourd'hui ; c'est qu'alors personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oseroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit savoir seroit un homme perdu, que pour faire sa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus sûr & plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse sont sûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant sur son compte le langage qui convient à vos Messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité, doit remonter, pour la connoître, aux tems où personne n'avoit intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis sur cet homme sont autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes

gens en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part ; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, & je serai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'est ce que vous demandez, & c'est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejeter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premièrement lui écrire. Voici ma lettre ; & voici sa réponse.

LE FRANÇOIS.

Comment ! Il vous a répondu ?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui est particulier ! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

« J'ai besoin de vous voir, de vous connaître, & ce besoin est fondé sur l'amour »
 » de la justice & de la vérité. On dit que »
 » vous rebutez les nouveaux visages. Je ne »
 » dirai pas si vous avez tort ou raison : mais »
 » si vous êtes l'homme de vos livres, ouvrez-moi votre porte avec confiance ; je »
 » vous en conjure pour moi ; je vous le conselle pour vous. Si vous ne l'êtes pas, »
 » vous pouvez encore m'admettre sans crainte ; »
 » je ne vous importunerai pas long-tems ».

Réponse.

« Vous êtes le premier que le motif qui »
 » vous amène ait conduit ici : car de tant »
 » de gens qui ont la curiosité de me voir, »
 » pas un n'a celle de me connoître ; tous »

» croient me connoître assez. Venez donc
 » pour la rareté du fait. Mais que me vou-
 » lez-vous, & pourquoi me parler de mes
 » livres ? Si les ayant lus ils ont pu vous lais-
 » ser en doute sur les sentimens de l'Auteur,
 » ne venez pas : en ce cas je ne suis pas
 » votre homme, car vous ne sauriez être le
 » mien ».

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zèle. Je vole à lui, je le vois. . . . Je vous l'avoue ; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'aurai bien de mon projet,

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts & qu'on prônoit comme des chefs d'œuvres de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver sur son visage les traits du caractère que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une première impression si puissante toujours sur moi, & de suspendre,

malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle m'alloit inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doucereux aspect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte & simple qui promettoit & inspiroit de la confiance & de la sensibilité.

L E F R A N Ç O I S.

Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent se plaignent de son air froid & de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarrassent gueres.

R O U S S E A U.

Il est vrai que personne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inspirent. Mais ce n'est point-là son abord naturel qu'on aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez est pour moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y

a point de fausseté sur son visage non plus que dans son cœur.

J. J. n'est assurément pas un bel homme. Il est petit & s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles; ses traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier; mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée; ni le regard, ni le son de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne font du monstre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres ?

R O U S S E A U.

Mais, tout cela va très-bien ensemble & me paroîtroit assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans sa jeunesse lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.

R O U S S E A U.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense & de soin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoîtra sûrement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-dessous d'un de ces portraits :

*Hommes savans dans l'art de feindre ,
Qui me priez des traits si doux ,
Vous aurez beau vouloir me peindre ,
Vous ne peindrez jamais que vous.*

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau ;

car il est assez joli, & je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de six ans qu'il est fait; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très-fidèlement gardé le secret, qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le *Mercur*. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre, & j'y ai trouvé, sur-tout pour celui d'Angleterre, des circonstances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Messieurs sans oublier les Dames, vient, on ne fait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay son ami particulier le portrait de son ami public J. J. Il desiroit ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien

bien épris desire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache le consentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, & là, pour le peindre assis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu par-tout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure & sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir: il frémit, & dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui: tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du génie

reux David Hume, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, sur un pareil exposé ! J'avoue au contraire que ce fait seul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choses ; mais qui m'assurera qu'il est vrai ?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la question présente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point aussi trop d'importance à des bagatelles ? Qu'un portrait soit difforme ou peu ressemblant, c'est la chose du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célèbres, sans que de ces grossières gravures on tire aucune conséquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens : mais ces copies défigurées

sont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artistes distingués, ni les fruits du zèle & de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres ; on les laisse pourrir sur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout ont un aspect si noir, qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantastiques que cela peut lui donner, il en est qui, vu la manière extraordinaire dont on procède avec lui, méritent un examen sérieux avant d'être rejetées. Il croit, par exemple, que tous les désastres de sa destinée depuis sa funeste célébrité, sont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand secret entre

peu de personnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer successivement toutes celles dont ils avoient besoin pour son exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins (cela n'étoit pas difficile), tous les hommes puissans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui, qui paroissent accidentels & fortuits, ne sont que de successifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés, que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, & ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit vous-même, & à ce que j'ai cru voir sous des noms différens. Selon vous, c'est un système de bienveillance envers un scélérat ; selon lui, c'est un complot d'imposture contre un innocent ; selon moi, c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence, puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entrepris

l'œuvre complete de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject, ridicule & méprisable. Vos Messieurs, qui n'oublient rien, n'oublièrent pas sa figure ; & après l'avoir éloigné de Paris, travaillèrent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractère dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparaître la gravure qui avoit été faite sur le portrait fait par la Tour. Cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modèle qu'on avoit fait faire par le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la desiroit ; mais la figure en étoit hideuse à tel point, que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres, par les bons offices de l'ami Hume, le portrait dont je viens de parler ; & n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Messieurs,

l'admiration de Paris & de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point, & rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article; & dégradant habilement cet affreux coloris de l'homme terrible & vigoureux qu'on avoit d'abord peint, on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes & de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet, qu'on avoit tenu long-tems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse & risible de la figure répondit à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible & fier en un souris traître & sardonique, comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindennaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; & il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision; ce qui toutefois ne

paroît pas aller à la fin qu'il disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui: car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mystères & de malheurs. Sans donc adopter ni rejeter à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui; mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la manière dont je me proposois de l'examiner! Après avoir étudié l'homme toute ma vie, j'avois cru connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul; non qu'en effet ils soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je

leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place , & je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours , & pas assez à leurs œuvres , je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir ; ce qui , dans ce siècle de philosophie & de beaux discours , me les faisoit prendre pour autant de sages , & juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards , c'étoient celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer ; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses & d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse & de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait , un geste , un mot inconsideré , & l'interprétant à leur mode , s'applaudir de leur sagacité , en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme , un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Eh quel est l'homme

d'esprit qui ne dit jamais de sottise ? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté ? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises , & qu'on supprimât soigneusement tout le reste , quelle opinion donneroit-on de cet homme-là ? Que dis-je , les fautes ! non , les actions les plus innocentes , les gestes les plus indifférens , les discours les plus sensés , tout dans un observateur qui se passionne , augmente & nourrit le préjugé dans lequel il se complait ; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place , pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part - moi un homme si cruellement , si légèrement , si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper , ou à des signes passagers plus incertains encore , mais si commodes à la légèreté & à la malignité , je résolus de l'étudier par ses inclinations , ses mœurs , ses goûts , ses penchans , ses habitudes , de

suivre les détails de sa vie , le cours de son humeur , la pente de ses affections , de le voir agir en l'entendant parler , de le pénétrer , s'il étoit possible , en-dedans de lui-même ; en un mot , de l'observer moins par des signes équivoques & rapides , que par sa constante maniere d'être ; seule regle infailible de bien juger du vrai caractère d'un homme , & des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écartier les obstacles que , prévenu par vous , je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides empressemens de ceux qui l'abordaient , il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus ; je savois qu'il jugeoit , & ce me semble avec assez de raison , de l'intention des gens , par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui ; & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire , je devois m'attendre que ces mystères ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis de remède à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le silence qui m'étoit

imposé , & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car si , bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions , il s'alarmoit néanmoins de mon dessein , s'inquiétoit de mes regards , cherchoit à donner le change à ma curiosité , & commençoit par se mettre en garde , c'étoit dans mon esprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de semblable , je fus aussi touché que surpris , non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part , car il n'y mit aucun empressément ostensible , mais de la joie qu'elle me parut exciter dans son cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des caresses. Je le vis à son aise avec moi ; c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me distingua , dès le premier abord , de tous ceux qui l'obsédoient , je compris qu'il n'avoit pas un instant pris le change sur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'observer , ce dessein commun dûr donner à tous une allure assez semblable ; nos recherches étoient trop différentes par leur objet , pour que la distinction n'en fût

pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le seul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité; & ce motif qu'il démêla sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations, & par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes, qu'il crût pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve, & lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture, pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence; il remarqua durant cette longue lecture, que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare & la plus sûre de bien connoître un homme, qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée, & vivant pour ainsi dire avec lui-même: car il se livra sans réserve, & me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la solitude: mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans sa retraite, que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair? Il se gênoit autrefois parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui qu'il bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il

Tome I.

Z

se livre tout-à-fait à son horrible misanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteste; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

R O U S S E A U.

Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous; & ce discours que j'entends tenir à tout le monde, me prouve bien que les hommes se haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

L E F R A N Ç O I S.

Quoi! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, se refuser durement à leurs avances? Comment donc expliquez-vous cela?

R O U S S E A U.

Beaucoup plus naturellement que vous: car la fuite est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échaper

à celui qu'ils lui veulent. Eux, au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent, & il les fuit comme dans les fables d'Afrique, où sont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres, & les tigres cherchent les hommes; s'ensuit-il de-là que les hommes sont méchans, farouches, & que les tigres sont sociables & humains? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point la porte à tout le monde; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances, quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques, insolentes & mal-honnêtes, qui dévoient clairement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette manière ouverte & généreuse de repousser la perfidie & la trahison, ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, & leur rend

Z ij

dant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger d'eux ; mais, loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disant amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, sitôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la solitude ; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit seul ? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent & travaillent pour satis-

(1) Timon n'étoit point naturellement misanthrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté : c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre humain.

faire leur passion, & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux qui sont devant lui, pour fendre la presse & faire son chemin. L'homme débonnaire, & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage, & qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds, est donc un méchant, à votre compte ? les autres, plus forts, plus durs, plus ardents à percer, sont les bons ? J'ai vu pour la première fois cette nouvelle doctrine dans un discours publié par le Philosophe D***, précisément dans le tems que son ami J. J. s'étoit retiré dans la solitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui soit seul*. Jusqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des signes les moins équivoques d'une ame paisible & saine, exempte d'ambition, d'envie & de toutes les ardentes passions, filles de l'amour-propre, qui naissent & fermentent dans la société. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu ce goût paisible & doux,

ja ils si universellement admiré, transformé d'un coup en une rage infernale ; voilà tant de Sages respectés, & Descartes lui-même, changés dans un instant en autant de misanthropes affreux & de scélérats. Le Philosophe D*** étoit seul peut-être en écrivant cette sentence, mais je doute qu'il eût été seul à la méditer, & il prit grand soin de la faire circuler dans le monde. Eh, plutôt à Dieu que le méchant fût toujours seul ! il ne se feroit gueres de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le sont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils sont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en est pas chargé comme eux. Mais les solitaires par goût & par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressans. Ce n'est pas, parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la paix, qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Ils en jouissent alors

délicieusement, & cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est le commerce des femmes pour ceux qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y passent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profession.

Je ne comprends pas comment un homme de bon sens peut adopter un seul moment la sentence du Philosophe D*** ; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en est pas moins absurde & fautive. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'est pas possible que le méchant aime à vivre seul & vis-à-vis de lui-même ? Il s'y sentiroit en trop mauvaise compagnie, il y feroit trop mal à son aise, il ne s'y supporteroit pas long-tems, ou bien, sa passion dominante y restant toujours oisive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la société qui l'a fait naître & où l'on est à chaque instant forcé de se comparer ; il languit & meurt faute d'aliment dans la solitude. *Quiconque se suffit à lui-même ne veut naître à qui que ce soit.* Cette maxime est

moins éclatante & moins arrogante, mais plus sensée & plus juste que celle du Philosophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sentencieux dont souvent l'erreur & le mensonge se couvrent : ce n'est pas la foule qui fait la société, & c'est en vain que les corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable est plus difficile en liaisons qu'un autre, celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir & les haïr ; il aime mieux fuir son ennemi que de le rechercher pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs, n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser & se conduire avant la ligue dont il est l'objet ; jugez si maintenant qu'elle existe & qu'elle tend de toutes parts ses pièges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font

malignement percer l'air insultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris, l'indignation, la colere ne sauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des sentimens si pénibles ; il les fuit parce qu'ils méritent sa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

L E F R A N Ç O I S.

Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur avant d'avoir appris sur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des solitaires, cela peut être vrai de quelques hommes singuliers qui s'étoient fait de fausses idées de la sagesse : mais au moins ils donnoient des signes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philosophes que vous citez ont illustré leur solitude, prouvent assez qu'ils s'y occupoient d'une manière utile & glorieuse, & qu'ils n'y passaient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

R O U S S E A U.

C'est à quoi, ce me semble, il n'y passa

pas non plus uniquement le sien. La lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, Héloïse, Emile, le Contrat Social, les Essais sur la Paix perpétuelle & sur l'imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins estimables qui n'ont point paru, sont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun philosophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être, & plus écrit en si peu de tems. Appelez-vous tout cela des noirceurs & des crimes ?

L E F R A N Ç O I S.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous savez ce que pensent ou ce que disent nos Messieurs de ces livres ; mais vous avez oublié qu'ils ne sont pas de lui, & que c'est vous-même qui me l'avez persuadé ?

R O U S S E A U.

Je vous ai dit ce que j'imaginai pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus. Mais si nous contrainons à passer ainsi d'un sujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'at-

teindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de suite le fil de mes observations, avant de passer aux conclusions que j'en ai tirées.

Ma première attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner si nos liaisons ne lui faisoient rien changer dans sa maniere de vivre, & j'eus bientôt toute la certitude possible que non-seulement il n'y changeoit rien pour moi, mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choisir, il avoit pu suivre en liberté son penchant. Il y avoit cinq ans que de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant se cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maisons dans l'intention d'y reprendre ses plus anciennes liaisons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il cessa de faire des visites, & reprenant dans la Capitale la vie solitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea son tems entre l'occupation journaliere dont il s'étoit fait une ressource, & les promenades champêtres dont il faisoit son

unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'œuvre de ténèbres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ses soins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique ; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, espérant qu'au moins parmi ses anciennes connoissances il se trouveroit quelqu'un moins dissimulé, moins faux, qui lui donneroît les lumières dont il avoit besoin pour percer cette obscurité : qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahisons, duplicité, mensonge, &c. que tous en s'empresseant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paroissent si contents de sa diffamation, y contribuoient de si bon cœur, lui faisoient des caresses si fardées, le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime & de considération, qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses &c. menfongeres, &c. indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis, il cessa de les voir, se retira sans

sans leur cacher son dédain ; & après avoir cherché long-tems sans succès un homme, éteignit sa lanterne & se renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifester à mes yeux son intérieur, en garde contre tout jugement précipité, résolu de le juger non sur quelques mots épars, ni sur quelques circonstances particulieres, mais sur le concours de ses discours, de ses actions, de ses habitudes, & sur cette constante maniere d'être qui seule décele infailliblement un caractère, mais qui demande pour être aperçue plus de suite, plus de persévérance & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tie de amour de la justice, dépouillé de tout autre intérêt, & combattu par les tranchantes décisions de l'amour-propre, n'en inspire au commun des hommes. Il fallut, par conséquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer sur rien, jusqu'à ce que j'eusse assemblé des matériaux suffi-

sans pour fonder un jugement solide qui ne fût l'ouvrage ni de la passion ni du préjugé.

Je ne fus pas surpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuez cette tranquillité à bassesse d'ame ; elle pouvoit venir d'une cause toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car , à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable , il ne falloit , pour en découvrir la cause , que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte , vous aviez raison ; si c'étoit l'indignation , vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue , & je fus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la musique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru , comme à vous , ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit sérieusement ou par jeu , & puis à savoir au juste quel motif la lui avoit fait reprendre , & ceci demandoit plus de recherche & de soin. Il falloit connoître exactement ses ressources & l'état de sa fortune ,

vérifier ce que vous m'aviez dit de son aisance , examiner sa maniere de vivre , entrer dans le détail de son petit ménage , comparer sa dépense & son revenu , en un mot connoître sa situation présente autrement que par son dire & le dire contradictoire de vos Messieurs. C'est à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'apercevoir que cette occupation lui plaisoit , quoiqu'il n'y réussît pas trop bien. Je cherchai la cause de ce bizarre plaisir , & je trouvai qu'elle tenoit au fond de son naturel & de son humeur , dont je n'avois encore aucune idée , & qu'à cette occasion je commençai à pénétrer. Il affocioit ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuoit de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès ; soit que sa mémoire défailloit commencent à lui refuser tout service ; soit , comme je crus le remarquer , qu'il se fit de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer & caractériser les genres & les especes. Il em-

ployoit un tems & des soins incroyables à dessécher & applatir des rameaux , à étendre & déployer de petits feuillages , à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de forte que , collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres , à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature , & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attédir enfin sur cet amusement , devenu trop fatigant pour son âge , trop coûteux pour sa bourse , & qui lui prenoit un tems nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eût toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin ; mais il eût laissé le supplément pour la chose , s'il en avoit eu le choix , & il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers , m'a-t-il dit , la société des végétaux pour celle des hommes , au premier espoir d'en retrouver.

Mes premières recherches m'ayant jeté

dans les détails de sa vie domestique , je m'y suis particulièrement attaché , persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumières plus sûres que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public , & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime , dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est ; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche , & qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sûre , mais longue & pénible : elle demande une patience & une assiduité que peut soutenir le seul vrai zèle de la justice & de la vérité , & dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite & rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal & suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la règle , de la gêne ou de la liberté ; s'il étoit sobre ou dissolu , sensuel ou grossier , si ses goûts étoient dépravés ou sains , s'il étoit sombre ou gai dans ses repas , dominé par l'habitude ou sujet aux passions.

taïses, chiche ou prodigue dans son ménage ; entier, impérieux, tyran dans sa petite sphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les dissensions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût & à sa volonté : comment il supporte l'adversité, le mépris, la haine publique : quelles sortes d'affections lui sont habituelles ; quels genres de peine ou de plaisir alterent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inevitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légères variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche & comment il s'apaise, s'il exhale ou contient sa colere, s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à apaiser ; s'il aggrave ou répare ses torts, s'il fait endurer & pardonner ceux des autres ; s'il est doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier ; s'il aime à s'épancher au-dehors, ou à se concentrer en lui-même, si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses,

s'il est toujours prudent, circonspect, maître de lui-même, ou si se laissant dominer par ses mouvemens, il montre indiscrètement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses, les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir ; tantôt calme & tantôt agité, dans un transport de colere & dans une effusion d'attendrissement ; dans la tristesse & l'abattement de cœur : dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter : dans la gaieté d'un repas un peu prolongé ; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de se déguiser, & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie, je n'ai point négligé ses discours, ses maximes, ses opinions ; je n'ai rien omis pour bien connoître ses vrais sentimens sur les matieres qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai sondé sur la nature de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la moralité de la vie humaine, sur le vrai bonheur, sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode & de ses auteurs, enfin sur tout ce qui

peut faire connoître avec les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie & sur sa destination, ses vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particulièrement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre, doit avoir de fortes & fréquentes explosions difficiles à contenir & impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, sur-tout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'esfet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou dé-

crier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer & lire dans son ame, sur-tout lorsqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ses premiers mouvemens, (si tant est néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puissent compatir ensemble dans un même cœur). Mais c'est sur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs se contiennent le moins & se décelent le mieux : c'est aussi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis souvent & vu mettre par d'autres sur ce chapitre en divers tems & à diverses occasions : j'ai sondé ce qu'il pensoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à sa jouissance, & ce qu'il estimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractère estimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il épulchoit malignement celles qui faisoient le plus de bruit, com-

ment il s'affectoit des succès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains de ce siècle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

L E F R A N Ç O I S.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu?

R O U S S E A U.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous

m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne font que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient bien mal dans ma bouche, & pour les faire avec bienfaisance, il faudroit être un autre que moi.

L E F R A N Ç O I S.

Comment, Monsieur! espérez-vous me donner ainsi le change? remplissez-vous ainsi vos engagements, & ne tirerez-vous aucun fruit du conseil que je vous ai donné? Les lumières qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes? & après avoir ébranlé la persuasion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que vous avez fait naître, si vous avez de quoi m'en tirer?

R O U S S E A U.

Il vous est aisé d'en sortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il est malheureux pour J. J. que Rousseau ne puisse dire tout ce qu'il fait de lui. Ces déclarations sont désormais impossibles, parce qu'elles seront inu-

tiles , & que le courage de les faire ne m'at-
tireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous , par exemple , avoir une idée
sommaire de mes observations ? prenez di-
rectement & en tout , tant en bien qu'en
mal le contre-pied du J. J. de vos Messieurs ,
vous aurez très-exactement celui que j'ai
trouvé. Le leur est cruel , féroce & dur jus-
qu'à la dépravation ; le mien est doux &
compatissant jusqu'à la foiblesse. Le leur est
intraitable , inflexible & toujours repous-
sant ; le mien est facile & mou , ne pouvant
résister aux caresses qu'il croit sincères , & se
laissant subjugué , quand on sait s'y pren-
dre , par les gens mêmes qu'il n'estime pas.
Le leur misanthrope , farouche , déteste les
hommes ; le mien humain jusqu'à l'excès
& trop sensible à leurs peines , s'affecte
autant des maux qu'ils se font entr'eux ,
que de ceux qu'ils lui font à lui-même.
Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le
monde aux dépens du repos d'autrui & du
sien ; le mien préfère le repos à tout , &
voudroit être ignoré de toute la terre pourvu
qu'on le laissât en paix dans son coin. Le
leur

leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant
amour-propre , est tourmenté de l'existence
de ses semblables , & voudroit voir tout le
genre humain s'anéantir devant lui ; le mien
s'aimant sans se comparer , n'est pas plus
susceptible de vanité que de modestie , con-
tent de sentir ce qu'il est , il ne cherche
point quelle est sa place parmi les hommes ,
& je suis sûr que de sa vie il ne lui entra
dans l'esprit de se mesurer avec un autre
pour savoir lequel étoit le plus grand ou le
plus petit. Le leur plein de ruse & d'art
pour en imposer , voile ses vices avec la
plus grande adresse & cache sa méchan-
ceté sous une candeur apparente ; le mien
emporté , violent même dans ses pre-
miers momens plus rapides que l'éclair ,
passe sa vie à faire de grandes & courtes
fautes , & à les expier par de vifs & longs
repentirs : au surplus sans prudence , sans
présence d'esprit , & d'une balourdise in-
croyable , il offense quand il veut plaire , &
dans sa naïveté , plutôt étourdie que franche ,
dit également ce qui lui sert & qui lui nuit
sans même en sentir la différence. Enfin le
leur est un esprit diabolique , aigu , péné-

trant ; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue , & souvent , n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise & seul , peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? Et cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette manière simple, mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sûres d'un homme impartial, seroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond ; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire ; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelque autre route aussi droite & moins traversée

pour arriver au même but ; s'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout-d'un-coup, par une impression simple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes, je ne saurois vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties & paroît former le mieux un seul tour, lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts, ses habitudes, & tout ce qu'on connoît de lui, non - seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance & de tous les tems ; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc ; je vous écoute.

Bb ij

De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractère dérive le plus pleinement de son seul tempérament est J. J. Il est ce que l'a fait la nature : l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés & ses forces s'étoient tout à coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à peu-près qu'il fut dans son âge mûr, & maintenant après soixante ans de peines & de misères, le tems, l'adversité, les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit & se casse, son cœur reste jeune toujours ; il garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge, & jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités, qui pour être démêlées, demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire, & parce

qu'il a de plus commun, qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même, à mesure que vous m'écouteriez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat, pour ne pas dire de la bêtise de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sentencieux comme des oracles, subjuguant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse & sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre, souvent même n'entendant point, sitôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répète éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un

Bb iij

penfieur plein d'idées vives & neuves , penfant avec force & s'exprimant avec jufteffe , mais pour un écolier embarraffé du choix de fes termes , & subjugué par la fuffifance des gens qui en favent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures , comment le concevoir dans un auteur qui , foulant aux pieds les opinions de fon fiècle , fembloit en toute chofe moins difpofé à recevoir la loi qu'à la faire ? S'il n'eût fait que dire des chofes triviales & plates , j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécille pour dépayfer les efprions dont il fe fent entouré ; mais quels que foient les gens qui l'écoutent , loin d'ufer avec eux de la moindre précaution , il lâche étourdiment cent propos inconfulidérés qui donnent fur lui de grandes prifes , non qu'au fond ces propos foient repréhenfibles , mais parce qu'il eft poffible de leur donner un mauvais fens , qui , fans lui être venu dans l'efprit , ne manque pas de fe préfenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent , & qui ne cherchent que cela. En un mot je l'ai prefque toujours trouvé penfant à penfer , mal-adroit

à dire , fe fatigant fans cefle à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais , & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaife maniere de les exprimer. J'ajoute en paffant que fi dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler , j'en aurois tiré fur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait fes livres. Car fi , félon vous , déchiffant fi mal la mufique , il n'en avoit pu compofer , à plus forte raifon fachant fi mal parler , il n'avoit pu fi bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme affez adroit , pour avoir trompé , quarante ans , par de fauffes apparences , tous ceux qui l'ont approché ; mais ce n'eft pas tout. Ce même homme , dont l'œil terne & la phyfionomie effacée femble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la ftupidité , change tout-à-coup d'air & de maintien , fîtôt qu'une matiere intéreffante pour lui le tire de fa léthargie. On voit fa phyfionomie éteinte s'animer , fe vivifier , devenir parlante , expreffive , & promettre de l'efprit. A juger

par l'éclat qu'ont encore alors ses yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux, à sa contenance agitée on voit que son sang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de sa bouche, & point du tout, toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal-ordonnés, qui, sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire, sont seulement plus inconfidérés. Il élève beaucoup la voix; mais ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois cependant je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expression; mais ce n'étoit jamais au moment d'une explosion subite; c'étoit seulement lorsque cette explosion ayant précédé avoit déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée, agissant avec plus de règle, sembloit agir avec plus de force, & lui suggéroit des expressions vigoureuses, pleines du sentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit, quand son sujet échauffoit son cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment sa plume devoit mieux

que sa langue parler le langage des passions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'est pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de son caractère. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez sont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus sûres enseignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il suit que nos petits pâtres & nos pauvres villageois regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air sont des prodiges de modestie & d'humilité? O malheureuse nation où toutes les idées de l'aimable & du bon sont renversées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds!

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laissons ce nouveau paradoxe sur lequel on peut disputer, & revenons à la sensibilité de notre homme,

dont vous convenez vous-même, & qui se déduit de vos observations. D'une profonde indifférence sur tout ce qui ne touche pas son petit individu, il ne s'anime jamais que pour son propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intensité de son amour-propre doit en effet l'agiter jusqu'au transport; & ce n'est que quand cette agitation se modere qu'il commence d'exhaler sa bile & sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

ROUSSEAU.

Mes observations, dont vous tirez ce résultat, m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les questions un peu finies qui se présentent, & qu'il ne suffit pas, pour qu'une discussion l'intéresse, que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre sa paresse à parler & l'émouvoir dans la conversation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil; mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer

fût son intérêt propre, celui de son individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries, soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne montrait pas qu'il fût un grand cas de tous ces discours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions sur son compte: mais l'intérêt plus grand, plus noble qui l'anime & le passionne, est celui de la justice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui & la bonne cause, vis-à-vis ces brillans pérorateurs qui savent habiller en termes séduisans & magnifiques leur cruelle philosophie: mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, & combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visière au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'apprêtoit sous

l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de sorte que tandis qu'au zèle emporté de l'un on le prend pour un furieux , l'autre , en méditant en secret des noirceurs , paroît un sage qui se possède ; & voilà comment , jugeant toujours sur les apparences , les hommes le plus souvent prennent le contre-pied de la vérité.

Jé l'ai vu se passionner de même , & souvent jusqu'aux larmes pour les choses bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature , dans les œuvres des hommes , dans les vertus , dans les talens , dans les beaux arts , & généralement dans tout ce qui porte un caractère de force , de grace ou de vérité , digne d'émuouvoir une ame sensible. Mais , sur-tout , ce que je n'ai vu qu'en lui seul au monde , c'est un égal attachement pour les productions de ses plus cruels ennemis , & même pour celles qui dépoisoient contre ses propres idées , lorsqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher son cœur , les goûtant avec le même plaisir , les louant avec le même zèle que si son amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte , que si

l'Auteur

l'Auteur eût été son meilleur ami , & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les suffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur est que tout cela n'est jamais réglé par la prudence , & qu'il se livre impétueusement au mouvement dont il est agité sans en prévoir l'effet & les suites , ou sans s'en soucier. S'animer modérément n'est pas une chose en sa puissance. Il faut croire qu'il soit de flamme ou de glace ; quand il est tiède il est nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de son ame duroit peu , qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive . que l'ardeur de ses passions les consumoit , les dévorait elles-mêmes ; & qu'après de fortes & rapides explosions elles s'anéantissoient aussi-tôt , & le laissoient retomber dans ce premier engourdissement qui le livre au seul empire de l'habitude & me paroît être son état permanent & naturel.

Voilà les précis des observations d'où j'ai tiré la connoissance de sa constitution phy-

fique, & par des conséquences nécessaires, confirmées par sa conduite en toute chose, celle de son vrai caractère. Ces observations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour résultat un tempérament mixte, formé d'éléments qui paroissent contraires : un cœur sensible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd, dont les parties solides & massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du sang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en physicien ces apparentes contradictions, & que m'importe ? Ce qui m'importoit, étoit de m'assurer de leur réalité, & c'est aussi tout ce que j'ai fait. Mais ce résultat, pour paroître à vos yeux dans tout son jour a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de sensibilité, & tirer de là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches sur l'ame*, où, à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait

concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices & de ses crimes, & qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une exception à la règle, l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues & souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien, n'agiroit point : car où seroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même est sensible puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même manière. Il y a une sensibilité physique & organique, qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps & celle de

notre espece par les directions du plaisir & de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active & morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoissance, semble offrir dans les ames une analogie assez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous & les autres êtres, & , selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction, tantôt négativement par répulsion, comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le sentiment de notre être ; la négative ou repoussante qui comprime & rétrécit celui d'autrui est une combinaison que la réflexion produit. De la premiere naissent toutes les passions aimantes & douces ; de la seconde, toutes les passions haineuses & cruelles. Veuillez, Monsieur, vous rappeler ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité

positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être & ses jouissances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui : ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais sitôt que cet amour absolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la sensibilité négative, parce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, & de se transporter hors de soi pour s'assigner la premiere & meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même ; ce qui ne se peut : il s'irrite des préférences qu'il sent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a sur nous, sans s'apaiser par ceux dont il se sent dédommagé. Le sentiment de l'infériorité à un seul égard empoisonne alors

celui de la supériorité à mille autres , & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous fentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi disposer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer , qui change une passion naturelle & bonne en une autre passion factice & mauvaise , je vous répondrai qu'elle vient des relations sociales, du progrès des idées , & de la culture de l'esprit. Tant qu'occupé des seuls besoins absolus on se borne à rechercher ce qui nous est vraiment utile, on ne jette gueres sur d'autres un regard oïseux. Mais à mesure que la société se resserre par le lien des besoins mutuels , à mesure que l'esprit s'étend , s'exerce & s'éclaire , il prend plus d'activité , il embrasse plus d'objets , saisit plus de rapports , examine , compare ; dans ces fréquentes comparaisons , il n'oublie ni lui-même , ni ses semblables , ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de se mesurer ainsi l'on ne cesse plus , & le cœur ne fait plus s'occuper désormais qu'à mettre tout le monde au-dessous de nous. Aussi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théo-

rie , que les gens d'esprit & sur-tout les gens de lettres sont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour propre , les moins portés à aimer , les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'est plus commun que des fots pétris d'amour-propre. Cela n'est vrai qu'en distinguant. Fort souvent les fots sont vains , mais rarement ils sont jaloux , parce que se croyant bonnement à la première place , ils sont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'esprit n'a gueres le même bonheur ; il sent parfaitement , & ce qui lui manque , & l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir sur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même , mais il le sent en dépit de lui , & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissemens m'ont paru nécessaires pour jeter du jour sur ces imputations de sensibilité , tournées par les uns en éloges , & par les autres en reproches , sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veu-

lent dire par-là , faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité de natures différentes & même contraires , qui ne sauroient s'allier ensemble dans un même individu. Passons maintenant à l'application.

Jean-Jacques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens & il en dépendroit bien davantage si la sensibilité morale n'y faisoit souvent diversion; & c'est même encore souvent par celle-ci , que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons , un beau ciel , un beau paysage , un beau lac , des fleurs , des parfums , de beaux yeux , un doux regard ; tout cela ne réagit si fort sur ses sens , qu'après avoir percé par quelque côté jusqu'à son cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printemps pour aller écouter à Berci le rossignol à son aise ; il falloit l'eau , la verdure , la folitude & les bois pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille , & la campagne elle-même auroit moins de charme à ses yeux , s'il n'y voyoit les sons de la mere commune qui se plaît à parer le séjour de ses

enfants. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ses sensations les tempere ; & ôtant à celles qui sont purement matérielles l'attrait séducteur des autres , fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi sa sensualité , quoique vive , n'est jamais fougueuse , & sentant moins les privations que les jouissances , il pourroit se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente , au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il possède , parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'est seulement après avoir désiré , & il n'attend pas pour cesser que le désir cesse , il suffit qu'il soit attiédi. Ses goûts sont sains , délicats même , mais non pas raffinés. Le bon vin , les bons mets lui plaisent fort , mais il aime par préférence ceux qui sont simples , communs , sans apprêt , mais choisis dans leur espece , & ne fait aucun cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mets fins & la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier , & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas , ses festins sont

d'un plat unique & toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sensuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature ; l'homme réfléchi est celui de l'opinion ; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acceptation que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou qui, pour vouloir passer les limites du plaisir, tombent dans la dépravation, ou qui, dans les raffinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, dédaignent les plaisirs dont tout homme a le choix, & se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas

néanmoins de toutes les sensations ; & pour qu'un objet lui fasse impression, il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine, qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau ; si l'impression n'en pénètre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne fait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports ; & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune sorte ; & jamais on ne le verra s'en occuper

volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser, qui déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'est aussi par-là qu'il faut expliquer ces destructions continuelles, qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, & vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, & qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paroît distrait sans l'être, & n'est exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdises qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaisans, sont toujours en garde & ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le

bien

bien qui le rachète, & qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui se mettant toujours à découvert, ne dise & ne fasse jamais de choses répréhensibles ? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voie, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public ; mais défilons-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne fait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie ; mais quoiqu'il s'anime assez fré-

Tome I.

Dd

quemment & souvent très-vivement , je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives , de ces sageries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent , quoiqu'il ne s'agite pas : elles sont naturelles & simples comme son caractère ; il est parmi tous ces énerguènes de sensibilité , comme une belle femme sans rouge , qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société , (& dont je distingue l'impression vive & rapide du premier moment qui produit la colère & non pas la haine) , je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral ; c'est-à-dire , que la haine de l'injustice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste & le méchant , mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tiennne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'homme de lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine & de jalousie contre aucun homme ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les

hommes célèbres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté , même dans ses courts succès , de se faire ni parti , ni prosélytes , ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu , il a toujours laissé donner le ton par d'autres , s'attachant lui-même des premiers à leur char , parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur esprit épargnoit de la peine au sien ; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes ; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus , qui ne fussent point qu'il a fait des livres , je suis sûr que loin de l'en croire capable , tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût , ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle , c'est avec une fierté sans dédain , avec une plaisanterie sans fiel , avec des repro-

ches sans amertume, avec une franchise sans malignité. Et de même, il ne parle de ses rivaux de gloire, qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache; ce qu'on ne dira sûrement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare pour un auteur & même pour tout homme sensible, c'est la tolérance la plus parfaite en fait de sentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout esprit de parti, même en sa faveur; voulant dire en liberté son avis & ses raisons quand la chose le demande, & même quand son cœur s'échauffe y mettant de la passion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas son sentiment, qu'il ne souffre qu'on le lui veuille ôter, & laissant à chacun la même liberté de penser qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui seul.

Enfin l'espece de sensibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu sages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés, ni

des monstres : elle en fait seulement des hommes inconséquens & souvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, unissant comme celui-ci un cœur vif & un esprit lent, ils commencent par ne suivre que leurs penchans & finissent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raison plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette opposition entre les premiers élémens de sa constitution, se fait sentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute sa conduite. Il y a peu de suite dans ses actions, parce que ses mouvemens naturels & ses projets réfléchis ne le menant jamais sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instant de la route qu'il s'est tracée, & qu'en agissant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne soit capable; mais il se lasse bien vite, & retombe aussi-tôt dans son inertie : c'est envain que les actions nobles & belles font quelques instans dans son courage, la paresse & la timidité qui succèdent bientôt le

retiennent, l'anéantissent, & voilà comment avec des sentimens quelquefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond sa conduite & ses mœurs ? Etudiez bien ses inclinations & ses goûts : cette connoissance vous donnera l'autre parfaitement ; car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes & des regles, & ne suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, raison, précaution, prévoyance ; tout cela ne sont pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe ; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. Par là vous voyez que sa conduite doit être inégale & sautillante, quelques instans impétueuse, & presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas ; il fait des bonds & retombe à la même place ; son activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choses le tire ; & s'il n'étoit poussé que par son plus constant desir, il resteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion, & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il se plaisoit encore plus avec lui-même. Il chérissoit leur société ; mais il avoit quelquefois besoin de se recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinson, m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans son île déserte. Pour un homme sensible, sans ambition & sans vanité, il est moins cruel & moins difficile de vivre seul dans un désert, que seul parmi ses semblables. Du reste, quoique cette inclination pour la vie retirée & solitaire n'ait certainement rien de méchant & de misanthrope, elle est néanmoins si singulière, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui seul, & qu'il en falloit absolument démêler la cause précise, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la mesure des sociétés ordinaires, où regne une familiarité apparente & une réserve réelle, ne pouvoit

lui convenir. L'impossibilité de flatter son langage & de cacher les mouvemens de son cœur mettoit de son côté un désavantage énorme vis-à-vis du reste des hommes, qui, sachant cacher ce qu'ils sentent & ce qu'ils font, se montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voie. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a mise, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de sa part une imprudence, & de la leur une embûche; & cette tromperie dont il fut la victime, une fois sentie, a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin, pendant les douceurs de la société humaine, qu'a-t-il substitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ses inconvéniens? Je sais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils se resserrent & se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effusion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuse, qui fait la véritable jouissance de l'amitié, ne

peut gueres se former & se nourrir que dans la retraite : mais je sais aussi qu'une solitude absolue est un état triste & contraire à la nature : les sentimens affectueux nourrissent l'ame, la communication des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative & collective, & notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie, qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devroit donc être sombre, taciturne, & vivre toujours mécontent. C'est en effet, ainsi qu'il paroît dans tous ses portraits, & c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois, qu'il cite, & tous deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même sitôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai, si serein, que quand on l'avoit laissé seul & tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accoûtât. Sa

conversation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme seroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la risée & l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes & de désespoir ?

O providence ! ô nature ! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné ; celui qui sent, qui connoît vos saintes loix & s'y confie, celui dont le cœur est en paix & dont le corps ne souffre pas, grâces à vous, n'est point tout entier en proie à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même : d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manières à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à

quiconque fait en jouir. Il les possède sans risque & sans crainte ; la fortune & les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité ! Eh Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai sentiment de bonheur, & que ceux qui les possèdent sont également forcés de se jeter dans l'avenir faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfassent.

Si l'on vous disoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, passe régulièrement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumières, doux avec de grandes vertus ; des femmes charmantes & sages, pleines de sentimens & de grâces, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les

hommes l'émulation des grandes choses & le zèle de la vertu : que ce mortel connu , estimé , chéri dans ces sociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance , d'attachement , de familiarité ; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs , des maîtresses fidelles , de tendres & solides amies , qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié ? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie & l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems , & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux ? Pour moi , je pense & vous penserez , je m'assure , que cet homme pourroit se flatter malgré ses peines de passer de cette manière une vie aussi pleine de bonheur & de jouissance que tel autre mortel que ce soit. Hé bien , Monsieur , tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions & de ses fictions , de ce J. J. si cruellement , si obstinément , si indignement noirci , flétri ,

diffamé ,

diffamé , & qu'avec des soucis , des soins , des frais énormes , ses adroits , ses puissans persécuteurs travaillent depuis si long-tems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échape , & se réfugiant dans les régions éthérées , il y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le poursuivront jusques-là.

Les hommes , livrés à l'amour-propre & à son triste cortège , ne connoissent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice , au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux , ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent , ils voient par-tout quelque sujet de peine , ils gardent toujours quelque souvenir attristant ; & quand ensuite ils méditent dans la solitude sur ce qui les a le plus affectés , leurs cœurs ulcérés remplissent leur imagination de mille objets funestes. Les concurrences , les préférences , les jalousies , les rivalités , les offenses , les vengeances , les méconten-

Tome I.

Ee

tentemens de toute espece, l'ambition, les desirs, les projets, les moyens, les obstacles remplissent de pensées inquiétantes les heures de leurs courts loirs; & si quelque image agréable ose y paroître avec l'espérance, elle en est effacée ou obscurcie par cent images pénibles que le doute du succès vient bientôt y substituer.

Mais celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel & des petites passions terrestres, s'élève sur les ailes de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphere, celui qui sans épuiser sa force & ses facultés à lutter contre la fortune & la destinée, sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer & s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de-là braver les coups du fort & des insensés jugemens des hommes. Il est au dessus de leurs atteintes, il n'a pas besoin de leur suffrage pour être sage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin, tel est en nous l'empire de l'imagination & telle en est l'influence, que d'elle naissent non-seulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que

c'est principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une passion très-vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux; c'est ce qui est arrivé à J. J. qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de la sienne en secouer le joug, il ne s'élèveroit pas sans peine à des méditations purement abstraites, & ne s'y soutiendrait pas long-tems. Mais cette foiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne seroit une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins sèches, plus douces, plus illustrées, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur; & lequel est le plus consolant dans l'infortune, de profondes

conceptions qui fatiguent , ou de riantes fictions qui ravissent & transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité ? Il raisonne moins , il est vrai , mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouissance , & sitôt qu'il est seul il est heureux.

La rêverie , quelque douce qu'elle soit , épuise & fatigue à la longue , elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête & livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure ; & pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle , le mouvement léger dont elle nous agit suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique & nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems si peu attentif aux objets qui l'entourent , a souvent grand besoin de ce repos & le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux , mais c'en est assez pour

lui. Non-seulement une parade de foire , une revue , un exercice , une procession l'amuse ; mais la grue , le cabestan , le mouton , le jeu d'une machine quelconque , un bateau qui passe , un moulin qui tourne , un bouvier qui laboure , des joueurs de boule ou de battoir , la rivière qui court , l'oiseau qui vole , attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement , pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage , des bouquins ouverts sur les quais & dont il ne lit que les titres , des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil stupide , tout cela l'arrête & l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent & l'épient dans tout ce badaudage , en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention , & toujours dans l'aimable caractère dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour assez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de savoir ce qui l'occupoit si fort , mais assez polis contre l'ordinaire , pour ne pas s'aller interposer entre l'objet & lui , attendirent avec une risible impatience, sitôt qu'il parut,

ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monsieur, une grande découverte & dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ses vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans sa chambre de fortes & promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une première inconséquence. La même opposition qu'offrent les

élémens de sa constitution se retrouve dans ses inclinations, dans ses mœurs & dans sa conduite. Il est actif, ardent, laborieux, infatigable; il est indolent, paresseux, sans vigueur; il est fier, audacieux, téméraire; il est craintif, timide, embarrassé; il est froid, dédaigneux, rebutant jusqu'à la dureté; il est doux, caressant, facile jusqu'à la foiblesse, & ne sait pas se défendre de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité, sans même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il étoit l'instant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche & mou tant que la seule raison l'excite; il devient tout de feu sitôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'est comme cela que sont tous les hommes. Je pense tout le contraire, & vous ne penseriez pas ainsi vous-même si j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raison* qui dans le fond signifie ici la même chose: car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent & passager aux moyens de s'en procurer un jour

de plus grands ou de plus solides, & qu'est-ce que l'intérêt si ce n'est l'augmentation & l'extension continuelle de ces mêmes moyens? L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passions non plus que l'avare, ou il les surmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables passions, plus rares qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'est qu'une bêtise de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La devise du Baron de Feneste se lit en gros caractères sur toutes les actions des hommes de nos jours, *c'est pour paroître*. Ces dispositions habituelles ne sont gueres propres à laisser agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu suivie, & tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant sa durée qu'il puisse jamais cesser

d'en être affecté. Il ne pense à son intérêt, c'est-à-dire à l'avenir, que dans un calme absolu; mais il tombe alors dans un tel engourdissement, qu'autant vaudroit qu'il n'y pensât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où est le cœur là est aussi son trésor. En un mot son ame est forte ou foible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans l'action, mais dans la résistance; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quelque facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zig-zag?

Tout a concouru dès ses premières années à détacher son ame des lieux qu'habitoit son

corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa première lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romans, qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expansifs & tendres auxquels il n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société, des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune, adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides, les Lycorgues & les Astrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jeter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des âmes bonnes & simples, mais sans chaleur & sans énergie. Dans son âge mur il trouva des esprits vifs, éclairés &

ains, mais faux, doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la première place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent obséqués, n'usèrent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée & le jouet de son siècle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des hommes, & se détrompant trop tard des illusions qui l'avoient abusé si long-tems, il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours, & finir par nourrir de ses seules chimères son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ses goûts, toutes ses passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphère. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui se sentant dépendre de tout le monde, veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auroient pu seules lui faire fuir la foule & rechercher la solitude. Les causes naturelles

tirées de sa constitution auroient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-sensible & d'une imagination très-vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées & plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles, & recherchera celles qui lui sont commodes, il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées; & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit & d'avoir toujours l'esprit présent & rendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire & la réflexion renforceront
encore

encore cette répugnance, en lui faisant entendre après-coup des multitudes des choses qu'il n'a pu d'abord entendre, & auxquelles forcé de répondre à l'instant, il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens, la société des cœurs & l'intimité lui seront très-précieuses, & il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent sur les sottises qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux & dans ses manières; mais l'arrivée d'un survenant fera disparaître à l'instant sa confiance & sa gaieté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le sentiment de son invincible ineptie au-dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même, & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en aversion tout ce flux de complimens qui ne sont qu'un art de s'en attirer à soi-même, & de provoquer un esclandre en paroles. Art

sur-tout employé par les femmes & chéri d'elles, sûtes de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conséquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendresse, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra souffrir le commerce ordinaire, où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleses qu'il se sent hors d'état de payer. Il parlera peut-être aussi bien qu'un autre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en aperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'estimeront au-dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promettoient en vain ce qu'il seroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit : ceux qui ne connoissent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroyent pas plus loin, & jugeant de lui sur cette apparence, ils diroient ; c'est un homme d'esprit en peinture, c'est un sot en original. Ses

amis mêmes pourroient se tromper comme les autres sur sa mesure, & si quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'esprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur première erreur sur son compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute espece, chercheroit long-tems dans le monde des sujets où il trouveroit tout cela. A force de desirer, il croiroit souvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroïtroient des qualités réelles, les moindres protestations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ses attachemens il croiroit toujours trouver le sentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans son attente & toujours caressant son erreur, il passeroit sa jeunesse à croire avoir réalisé ses fictions ; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin

pour ce qu'elles font , & malgré les erreurs , les fautes , & les expiations d'une longue vie , il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie , & lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre , ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séduisant que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui , dans l'univers qu'il se crée à son gré , se dilate , s'étend à son aise délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion , la prévoyance , mere des soucis & des peines , n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables & lui semblent superflus ; & pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre , si incertain , tandis qu'on peut , dès l'instant même , dans une délicieuse rêverie , jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance & le

besoin ? Il deviendrait donc indolent , paresseux par goût , par raison même , quand il ne le seroit pas par tempérament. Que si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir , il le suivroit d'abord avec ardeur , avec impétuosité ; mais la moindre difficulté , le moindre obstacle l'arrêteroit , le rebuterait , le rejetteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès le détacherait de toute entreprise douteuse. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter sur quelque chose ici-bas , à se tourmenter pour un avenir si précaire , & de la sagesse à renoncer à la prévoyance , pour s'attacher uniquement au présent , qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par système à sa douce oisiveté , il rempliroit ses loisirs de jouissances à sa mode , & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables , il passeroit pour fouler aux pieds les bienfaisances , parce qu'il dédaigneroit le simagrées. Enfin , loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes ,

il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuse se fixant toujours sur des objets rians, le détourneroit par conséquent des idées pénibles & déplaisantes. Les souvenirs douloureux s'effaceroient très - promptement de son esprit : les auteurs de ses maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux mêmes ; & tout cela parfaitement oublié dans très-peu de tems seroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal, ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre, ne lui rappelât ce qu'il en auroit déjà souffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de manière ou d'autre, qui s'ensuivroient inévitablement, & qui alermeroient plus sa paresse que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage. Mais tout cet effroi subit & momentané seroit sans suite, & stérile en effets. Il craindrait moins la souffrance

que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ses maux & rester tranquille, que de se tourmenter pour les adoucir ; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux : notre homme ne le seroit pas non plus ; & comment, foible & subjugué par ses penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison ? Comment la vertu qui n'est que travail & combat régneroit-elle au sein de la mollesse & des doux loisirs ? Il seroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel ; il seroit du bien, parce qu'il lui seroit doux d'en faire : mais s'il s'agissoit de combattre ses plus chers desirs & de déchirer son cœur pour remplir son devoir, le seroit-il aussi ? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du moins ne s'étend pas jusquelà. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature se taise.

Mais se mettroit-il aussi dans ces situations violentes d'où naissent des devoirs si cruels ?

T'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux & souvent opposés, qui tiraillent en sens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne règle de justice que de résister à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils desirent, par cela seul qu'ils le desirent. Mais celui qui se tient à l'écart & fuit ces dangereux combats, n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de céder à sa fougue impétueuse ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société, & celui qui en vit séparé, fuit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être ; &

par la même raison il ne sera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oïveté, qui dans la société sont un si grand vice, n'en sont plus un dans quiconque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance, qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la retraite, que par ses intrigues dans le monde, qui seroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste il n'a besoin d'autrui, que parce que son cœur a besoin d'attachement, il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels ; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera foible, & que la vertu n'appartient qu'aux âmes fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est ca

qui l'admira, la chérira, l'adorera plus que lui ? Qui est-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre ? Qui est-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resteroit-il froid uniquement pour la suprême beauté ? Non, elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son ame, qui repaissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs & purs ; les seconds auront sur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui est bien, il le fera quelquefois ; & si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa foiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse : mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas ; & toutes ses fautes, même les plus graves, ne seroient que des péchés d'omission : mais

c'est par-là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour toute l'étiquette des petits procédés, & sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque, qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend gueres de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus souvent il est nul, & c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme, & que, malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment

sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme; mais tout sentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité passe à son cœur, lui en arrache infailliblement. Il ne sauroit pleurer que d'attendrissement ou d'admiration: la tendresse & la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un œil sec, mais il pleure en pensant à son innocence, & au prix qu'avoit mérité son cœur.

Il

Il est des malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abatte; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse, jusqu'à la lâcheté, jamais jusqu'à l'injustice, jusqu'à la fausseté, jusqu'à la trahison. Revenu de cette première surprise il s'est relevé, & vraisemblablement ne se laissera plus abatte, parce que son naturel a repris le dessus, que connoissant enfin les gens auxquels il a à faire, il est préparé à tout, & qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage, ils se sont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une position unique & presque incroyable, plus seul au milieu de Paris que Robinson dans son Isle, & s'quéstré du commerce des hommes par la foule même empressée à l'entourer, pour empêcher qu'il ne se lie avec personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persécuteurs à se rendre sans cesse plus

Tome I.

Gg

isolé , & tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes , s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barrière , pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher , pour les tromper , les gagner ou les écarter , pour observer ses discours , sa contenance , pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misère , pour chercher d'un œil curieux , s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudroit les éloigner , ou plutôt s'en éloigner , parce que leur malignité , leur duplicité , leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts , & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors , & sitôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine , il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre , l'indignation le saisit , perce de toutes parts dans son accent , dans son regard , dans son geste. Que le traître disparoisse , à l'instant il est oublié ;

& l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente , qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même , s'il leur étoit possible , lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu , serré dans leurs lacs , se débattre très-peu pour en sortir , entouré de mensonges & de ténèbres attendre sans murmure la lumière & la vérité , enfermé vif dans un cercueil , s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche , vieux passant pour jeune , doux passant pour féroce , complaisant & foible passant pour inflexible & dur , gai passant pour sombre , simple enfin jusqu'à la bêtise , passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique , flagorné , persiflé ,

Gg ij

moqué des honnêtes gens , servir de jouet à la canaille , le voir , le sentir , en gémir , déplorer la misère humaine & supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même , au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguisées dont on se plaisoit à l'y charger ? devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares , qui se faisant de ses peines un objet d'amusement , ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse & de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles ? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit , ou pour mieux dire , à laquelle on l'a réduit ; car c'est à quoi l'on en vouloit venir , & l'on s'est attaché à lui rendre si cruelle & si déchirante la fréquentation des hommes , qu'il fut forcé d'y renoncerenfin tout-à-fait. *Vous me demandez , disoit-il , pourquoi je suis les hommes ? demandez-le à eux-mêmes , ils le savent encore mieux que moi.* Mais une ame expansive change-t-elle ainsi de nature , & se détache-t-elle ainsi

de tout ? Tous les malheurs ne viennent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance , & qui l'inquite & le trouble encore au point que resté seul sur la terre , il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites , & retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie & de amis.

Il atteignit & passa l'âge mûr sans songer à faire des livres , & sans sentir un instant le besoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui , dont il n'a goûté que les amertumes ; & qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions chéries lui tenoient lieu de tout ; & dans le feu de la jeunesse sa vive imagination surchargée , accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir , tenoit son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui laissoit , ni le pouvoir d'arranger ses idées , ni celui de les fixer , ni le tems de les écrire , ni le desir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'apaiser , quand ses idées prenant une marche plus réglée & plus lente , il en put suivre assez la trace pour

la marquer : ce fut , dis-je alors seulement , que l'usage de la plume lui devint possible , & qu'à l'exemple & à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors , il lui vint en fantaisie de communiquer en public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même , & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par surprise & sans en avoir formé le projet , qu'il se trouva jetté dans cette funeste carrière , où dès-lors peut-être on creu-foit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons , sages , heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être ; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes , se disoit-il , me ressembloient , il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie ; ils auroient peu d'activité , & n'en auroient que par brusques & rares secousses ; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce société. Pourquoi n'y vivent-ils pas

ainsi ? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs misères , travaillent-ils sans cesse à les augmenter ? En admirant les progrès de l'esprit humain , il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrète opposition entre la constitution de l'homme & celle de nos sociétés ; mais c'étoit plutôt un sentiment sourd , une notion confuse qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup déciller ses yeux , débrouiller ce chaos dans sa tête , lui montrer un autre univers , un véritable âge d'or , des sociétés d'hommes simples , sages , heureux , & réaliser en espérance toutes ses visions , par la destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même ; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les misères du genre humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix

ans de délire & de fièvre ; mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors , & qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite , si cet accès passé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets , il les avoit toujours présens à sa pensée , & les comparant à l'état réel des choses , il les voyoit chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés & du mensonge la raison , la vérité , & de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérieur , son cœur , échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain & par l'honneur d'y contribuer , lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par - là de s'occuper fortément & long-tems du même sujet , il assujettit sa tête à la fatigue de la réflexion , il apprit à méditer profondément , & pour un moment il étendit l'Europe , par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'esprit , mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laissé parler sans vous interrompre , mais permettez qu'ici je vous arrête un moment. . .

Fin du premier Volume.







